

ALSACE-LORRAINE
DANS
LE ROMAN FRANCAIS
ENTRE LES DEUX GUERRES

DEPOSITED BY THE FACULTY OF
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IXM

.118.1931



ACC. NO. UNACC. DATE 1931

ALSACE-LORRAINE DANS LE ROMAN FRANCAIS

ENTRE LES DEUX GUERRES

Submitted to
McGill University

by
Virginia Longan

1931

INTRODUCTION

L'Alsace-Lorraine, dans ce que l'on pourrait hardiment nommer leur destin légal, ne connurent que l'insécurité. Ce sont des terres prédestinées aux combats, désignées pour être tour à tour l'otage abandonné par le vaincu, le bastion nécessaire au vainqueur. Le peuple de l'Alsace-Lorraine fut enraciné à un sol dont la richesse fit tout ensemble sa prospérité et son infortune. Là où les légions romaines élevèrent jadis leurs camps et leurs remparts, les guerriers de l'Occident ne cessèrent de porter leurs armes que pour de courtes trêves.

Les prétendus "camps romains" qu'on montre encore çà et là en Lorraine remontent en réalité aux temps préhistoriques. La période historique y débuta avec la présence des Belges, un peuple apparenté aux Celtes. Ils furent peut-être parmi ceux qui sollicitèrent imprudemment l'intervention de César en Gaule; en tout cas, ils ne participèrent point à la résistance patriotique de beaucoup d'autres tribus.

Comme leurs voisins d'Alsace ils subirent rapidement l'influence de cette conquête romaine. Sans violence apparente, par le seul prestige de sa puissance et par le bienfait de son régime elle latinisa en quelques générations les usages et le langage même des vaincus.

Plus tard, quand le flot du nord déborda,
"sont-ce les Francs ou les Alamans, les Ripuaires ou les

Cattes qui se fixèrent dans la vallée de la Moselle et sur les pentes des Vosges? . . . Il est difficile de fixer ce point avec quelque précision, de même qu'il est peu près impossible de démêler, dans cette succession, et souvent dans cette convulsion d'alluvions, de quelle origine dérivent les qualités et les défauts qui caractérisent aujourd'hui le caractère lorrain. Ce caractère est d'un part amour de l'ordre et du travail, économie, réflexion, prudence, attachements aux traditions, respect de l'autorité, bravoure; de l'autre, avarice, routine, inertie, défiance, prosaïsme."¹

A l'égard de l'Alsacien,

"il aime le travail, il est gai, poli, et bon vivant. Il est réservé et franc, discret, lent à se livrer et sur dans l'amitié. Il est religieux mais sans mysticisme; il demande de sa religion une règle de la vie."²

Bien que ces caractéristiques soient l'accroissement à travers les âges au caractère lorrain et alsacien, à l'époque des Mérovingiens ce peuple fut presque païen avec un mince vernis de Christianisme acquis sous l'influence des envahisseurs du sud.

Alors, sous l'empire carolingien, l'Alsace et la Lorraine cessèrent (et la période fut unique dans leur histoire)

¹"La Lorraine à travers les âges," le Correspondent, 1925. pp. 421-438.

²Le Roman de l'Alsace par R. Rostal, p. 110.

d'être une région frontière, perpétuellement sur le qui-vive, pour devenir des provinces pacifiques où Charlemagne aimait à chasser dans la vallée de la Moselle. Mais le morcellement de l'empire carolingien ouvrit une ère d'inquiétude et pendant toute la période du haut Moyen Age, l'influence allemande fut prédominante tout en s'améliorant lentement.

A la fin du XV^e siècle, la Lorraine et le Barrois furent définitivement unis, le suzerain s'intitulant désormais duc de Lorraine et de Bar et, par une de ces complexités déconcertantes de la politique du régime féodal, le duc de Lorraine fut tout à la fois vassal du roi de France et membre de l'Empire. Les traités de Westphalie assurèrent à la France la pleine souveraineté des Trois-Evêchés, en même temps qu'ils lui donnèrent l'Alsace. Ils se trouvèrent de plus en plus dominés par la riche voisine, et trois ans plus tard l'encerclement devint presque totale du à la cession de la Franche-Comté à la Monarchie bourbonnienne.

En 1781 la ville de Strasbourg célébra le centenaire de sa réunion à la France par de grandes solennités où le Magistrat exprima "la reconnaissance et l'attachement de tous les ordres et citoyens de la ville qui jouissaient depuis cent ans d'une tranquillité et d'un bonheur inconnus à leurs ancêtres."¹

"Quelques années après, l'influence des principes de liberté et d'égalité propagés par les philosophes français

¹L'annexion de l'Alsace et la Désannexion, p. 13. Paris: 1917.

du dix-huitième siècle, les Montesquieu, les Voltaire, les Jean-Jacques Rousseau, provoquèrent en France la Révolution, qui fonda le droit des individus et des peuples en Europe; la Lorraine et l'Alsace furent des premières à prendre part à cette agitation patriotique; et leur fidélité ne se démentit pas un instant au cours des terribles commotions que firent naître les troubles intérieurs et la coalition de l'Europe contre la France. La République nouvelle n'eut jamais à combattre de menées séparatistes du côté de l'Est."¹

Fustel de Coulanges, alors eut raison d'écrire en 1870:

Savez-vous ce qui a rendu l'Alsace française? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre Révolution de 1789. Depuis ce moment, l'Alsace a suivi toutes nos destinées; elle a reçu de notre vie. Tout ce que nous pensions, elle le pensait; tout ce que nous sentions, elle le sentait. Elle a partagé nos victoires et nos revers, notre gloire et nos fautes, toutes nos joies et toutes nos douleurs.²

La dernière partie du XVIII^e siècle toutes les deux provinces donnèrent quelques importants hommes à la France et à la fin du XVIII^e siècle, sans se placer encore au premier rang, les Lorrains commençaient à se faire remarquer dans les lettres françaises avec Saint-Lambert, Palissot, et Gilbert. Elle donna aux armées dix maréchaux dont sept étaient volontaires de 1791

¹L'annexion de l'Alsace et la Désannexion, p. 14. Paris: 1917.

²L'Alsace française de 1789 à 1870, p. 134.

à 1792. La Restauration emprunta à la Lorraine son meilleur ministre d'affaires, le baron Louis. La Monarchie de Juillet alla chercher en Lorraine son plus habile diplomate, Bresson, et d'autres ministres, en dehors de Louis, comme l'amiral Rigny, le maréchal Gérard, et le général Jacqueminot. Parmi les meneurs de la troisième République on doit faire mention de Buffet, Jules Ferry et M. M. Jules Meline et Raymond Poincaré. L'efflorescence fut surtout merveilleuse dans l'histoire et dans l'érudition où se trouva Gebhardt, d'Arbois, de Jubanville, les frères Darmstetter, le P. Scheil, le cardinal Mathieu. Parmi les poètes qui se firent remarqués, furent Verlaine et Charles Guérin; parmi les écrivains, Edmond About et les frères Goncourt, Maurice Barrès, M. M. Louis Bertrand et François de Curel. Ces quelques noms suffisent de prouver l'eminence de la Lorraine dans la pensée et dans la littérature de la France contemporaine.

L'Alsace n'est pas moins éminente parce qu'elle eut son Reubell parmi les membres du gouvernement sous le directoire, parmi les chefs de l'armée son Kléber, et l'abbé Bautain, élève de Victor Cousin, fut le Lammenais de l'Alsace. Parmi les scientifiques il y eut Charles Gerhardt, camarade de Wurtz; parmi les industriels, Jean et Engel-Dollfus, Hartman, Risler, et Scheurer-Kestner qui mit sa capacité de chimiste au service de l'usine de Thann. Deux hommes surtout qui firent de grandes choses pour l'Alsace furent l'artiste Spindler qui fonda la Revue alsacienne illustrée, et le docteur Pierre Bucher qui, en

1901, prit la direction. Cette même année M. René Bazin publia les Oberlé qui attira de nouveau l'attention sur l'Alsace, car depuis les écrivains très connus, Erckmann-Chatrian, on ne vanta beaucoup les mérites et les vertus de cette race fidèle.

M. Pierre Bucher aida M. Bazin à se documenter pour son livre et bientôt après il fournissa à M. Maurice Barrès le protagoniste de son livre Au Service de l'Allemagne. Ces deux écrivains s'opposent l'un à l'autre dans leur traitement de la fidélité de l'Alsace-Lorraine. Mais tous les deux dépeignirent un peuple foncièrement français, fidèle à sa patrie, toujours l'idéalisant et espérant une remise très proche du joug allemand qu'il subit de 1871 à 1914.

C'est notre but de faire une étude des différents traitements de la tragédie alsacienne-lorraine que l'on trouve dans le roman français entre la guerre franco-prussienne et la Grande Guerre.

Alsace-Lorraine dans le roman français
entre les deux guerres

I

Un amas de problèmes se présentèrent aux écrivains qui écrivirent au sujet de l'Alsace-Lorraine pendant qu'elle subit le joug allemand de 1871 jusqu'à la Grande Guerre. Parmi les problèmes il y eut ceux de la langue, des relations sociales et du service militaire.

Une des plus fameuses oeuvres inspirées de l'Alsace d'après la guerre franco-prussienne fut la Dernière Classe de Daudet où se trouva tout le remords, toute la tragédie d'un pays arraché à sa patrie, défendu de parler sa propre langue et forcé d'apprendre une langue étrangère.

Le petit Franz qui faillit manquer la classe pour parcourir les champs, le jour même de cette dernière classe de français, le maître d'école, M. Hamel, qui, des fois, donna congé aux étudiants pour qu'il pût pêcher, et les vieux du village qui n'apprirent jamais à écrire le français, -- tous maintenant découvrirent avec quel amour il s'étaient attachés à la langue de leur patrie. Forcé d'apprendre l'allemand à l'école, le petit Franz est défendu de parler, d'écrire ou de chanter le français. C'est l'idée qui mit légers et aimables la grammaire, l'histoire et d'autres livres que le petit Franz avait tout à

l'heure trouvés lourds et ennuyeux. De ne jamais être libre de parler haut en public le français, d'être forcé de le parler seulement en famille, c'est l'idée qui pesa sur les vieux assis au fond de la salle. Ils se présentèrent à cette dernière classe pour exprimer leur remerciement au maître de l'école pour ses bons services pendant quarante ans.

"Le maître se mit à leur parler de la langue française, disant que c'était la plus belle au monde, la plus claire, la plus solide: qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien la langue, c'est comme il se tenait la clef de sa prison."¹

Le français interdit, c'était bien grave. Mais ils voulurent le garder et ils le gardèrent fidèlement en parlant autant qu'ils pouvaient en famille; et quelques uns des vieux refusèrent même à apprendre l'allemand, se servant du dialecte alsacien qui était semblable à l'allemand mais incompréhensible aux allemands. Bien entendu, cette nouvelle instruction porta un coup dur sur la jeunesse mais à la plupart des étudiants, l'allemand ne restait qu'une langue étrangère apprise à l'école. En famille ils parlaient le dialecte alsacien et du français. C'était alors comment quelques Français observèrent une fois, "ces Alsaciens se servent d'un dialecte allemand," et on leur répondit, "ils se batteront en français."

Par l'attitude des Alsaciens dans ce conte de Daudet on

¹Contes de lundi, p. 10.

peut voir que sous l'instruction allemande les vaincus voulaient garder leur amour pour la France, l'approfondissant au passage du temps, mettant une affirmation de l'honneur, de la noblesse d'une fidélité à l'Alsace française était le point sur lequel de longues amitiés furent rompues à jamais.

II

M. Daudet vit une Alsace unie dans son vif désir de rester française, une Alsace qui dut changer la langue mais qui ne changerait jamais le coeur. M. René Bazin vit une Alsace depuis trente années sous la domination allemande, un pays rempli d'immigrés et divisé contre lui-même. Cette division fut le résultat du rencontre de deux civilisations opposées--la civilisation française et la civilisation allemande. Dans les Oberlé M. Bazin traita le problème des relations sociales compliquées par la haine entre les deux peuples, par les nouvelles relations commerciales avec l'Allemagne et compliquées surtout par le service militaire dans l'armée allemande. Ce service militaire fut insupportable aux Alsaciens foncièrement français.

M. Bazin s'aperçut qu'une partie des Alsaciens acceptèrent la conquête allemande, soit qu'ils se félicitèrent des avantages que leur donna la puissance économique du pays qui les gouverna, soit qu'ils se résignèrent seulement au fait accompli. A côté de ces germanisés il y eut une seconde catégorie d'Alsaciens qui, bien que ignorant la France, ne peut cependant s'accommoder à l'Allemagne. Ceux-ci refusèrent le régime du gouvernement direct de Berlin, n'admettant par les fonctionnaires et réclamant leur autonomie dans l'empire. Il y eut enfin les Alsaciens qui restèrent fidèles à la France et

espérèrent la rejoindre un jour. Alors les Allemands abandonnèrent l'espoir de germaniser d'un seul coup la province. M. de Bersaucourt nous donna des chiffres qui prouvent combien la germanisation gêna les Alsaciens et les difficultés du problème qui confronta le gouvernement à Berlin:

" Sur un million d'habitants trois cent mille ont émigré dans les premières années qui suivirent la conquête, et chaque année, deux à trois mille jeunes hommes passent la frontière pour ne pas servir dans l'armée allemande. Autant notre victoire avait été facile lorsque nos troupes occupèrent l'Alsace en 1633, autant nous fûmes volontiers accueillis lorsque Louis XIV et la reine firent leur entrée à Strasbourg le 23 octobre 1681, autant les Allemands éprouvent de difficultés à se faire tolérés. Ils doivent chaque jour renouveler leurs tentatives et mettre en oeuvre la force et les prévenances. Entre ceux qui cèdent au vainqueur et ceux qui lui résistent, la haine naît inévitablement. Et quels douloureux conflits! Mais s'il se rencontre des partisans et des ennemis de l'Allemagne dans une même famille, si leurs sentiments opposés, leurs intérêts contraires insurgent les uns contre les autres, ces êtres qui vivaient tout à l'heure dans l'amour, la paix, et l'harmonie, le problème ne sera-t-il pas plus angoissant encore et ne comprendrons-nous pas mieux l'atrocité de la brutale

intrusion allemande dans notre province?"¹

M. Bazin nous montre la famille des Oberlé divisée de cette façon. Leurs ambitions, leurs sentiments, leurs rêves sont complètement différents. En restant eux-mêmes ils se heurtent et se blessent réciproquement. M. Joseph Oberlé et Lucienne sollicitent ouvertement les Allemands, tandis que les autres se rappellent leur devoir de rester Français, ainsi la famille se trouve divisée quand le fils, Jean, revient de l'école de Berlin.

Dès le premier soir à Alsheim Jean et son oncle, Ulrich Biehler, qui resta Français, s'entendent parfaitement. M. et Mme Oberlé et Lucienne allèrent à un grand dîner chez M. le conseiller von Boscher. Jean ne fit guère mention de cette réception que

"... les deux hommes sentaient entre eux, toute proche, s'imposant après trois minutes d'entretien, la question maîtresse, irritante et fatale, celle qu'on n'évite pas, celle qui unit et divise, qui est au fond de toutes les relations sociales, des honneurs, des vexations comme des institutions, celle qui tient depuis trente ans, l'Europe en armes." ²

Quand l'oncle Ulrich apprit que Jean eut l'intention d'habiter Alsheim et d'entrer l'usine de son père et de devenir coupeur de bois comme son grand-père, il pleurait de joie et interrogea Jean:

¹Albert de Bersaucourt, "René Bazin," Les Célébrités d'aujourd'hui, p. 31. Paris: E. Sansat et Cie.

²René Bazin, Les Oberlé, p. 18. 1901.

" Pourquoi ne ressembles-tu pas à ton père, à Lucienne, qui sont si ouvertement . . . ralliés? Tu viens de séjourner quatre années en Allemagne, sans parler des années de collège. Comment n'es-tu pas devenu Allemand?

-- Je le suis moins que vous.

-- Ce n'est guère.

-- Moins que vous parce que je les connais mieux. Je les ai jugés par comparaison.

-- Eh bien?

-- Ils nous sont inférieurs.

-- Sapristi! tu me fais plaisir! . . .

-- Ne vous méprenez pas, oncle Ulrich; je ne déteste pas les Allemands, et en cela je diffère de vous. Je les admire même car ils ont des côtés admirables. J'ai parmi eux des camarades pour lesquels j'ai beaucoup d'estime. J'en aurai d'autres. Je suis d'une génération qui n'a pas vu ce que vous avez vu, et qui a vécu autrement. Je n'ai pas été vaincu, moi! . . .

-- Heureux, va!

-- Seulement, plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, d'une catégorie d'idéal où ils n'entraient pas, et que je trouve supérieure, et que, sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France.

-- Bravo, mon Jean! Bravo!

-- Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le coeur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus

grande facilité de penser . . . de dire . . . de rire . . . où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace plus belle! . . . C'est pour cela que je ne peux pas vivre là-bas, au delà du Rhin et que je vivrai ici."¹

L'oncle Ulrich encore causant avec Jean, précisa la situation avec cette observation:

" Il (le grand-père, M. Philippe Oberlé) est de la très vieille Alsace, lui, de celle qui vous paraît, à vous, fabuleuse, et à laquelle je me rattache, bien que je sois plus jeune que M. Oberlé. Elle était toute française, celle-là, et pas un homme de ce temps-là n'a varié. Vois ton grand-père, vois le vieux Bastian. Nous sommes la génération qui a souffert. Nous sommes la douleur, nous autres. Ton père est la résignation.

-- Et moi?

-- Toi, tu es la légende!"²

Le grand-père Oberlé était vraiment de la vieille Alsace. Il fonda la sciere mécanique à Alsheim, et fut ancien député à la Diète de l'Empire qui protesta contre l'annexion de l'Alsace. Maintenant l'âge étint la flamme dont naguère s'illuminait son regard dès qu'on parlait des souvenirs de l'année terrible. Sa voix affaiblie ne peut plus exprimer ses sentiments de la

¹Les Oberlé, pp. 22-23.

²Ibid., p. 27.

fidélité qui sont le ressort de sa vie, mais il n'oublia rien. Il luttait toujours contre la germanisation de l'Alsace. Toutes les images de l'invasion sont dans sa vue. Tant qu'il vivra il songera à l'incendie de Strasbourg, au deuil des Alsaciens, à la brutalité des Allemands. Bien qu'il haïsse tellement les Allemands il encouragea son fils à rester à Alsheim quand arriva le moment pour opter. Le grand-père Oberlé dit:

“Je déteste le Prussien, mais je prends le seul moyen que j'ai de continuer utilement ma vie: j'étais un Français, je deviens un Alsacien. Fais de même. Je pense que ce ne sera pas pour longtemps.”¹

Beaucoup de gens pensaient que ce ne serait pas pour longtemps, mais les années s'écoulèrent et les liens commerciaux avec la France s'affaiblirent au même temps que la liaison industrielle avec l'Allemagne s'établit. Le fils, Joseph Oberlé, était parmi ceux qui accueillaient l'entente commerciale avec le vainqueur.

Joseph Oberlé fit ses études au lycée Louis-le-Grand et alors il sollicita et obtint une place dans la hiérarchie officielle. On allait lui offrir une sous-préfecture lorsque tous ses projets furent dérangés par la déclaration de guerre le 19 juillet 1870. Après la guerre, rentré chez son père, il se décida à opter pour l'Allemagne et rejoignit son père dans l'usine à Alsheim. Pourtant, s'il n'avait consulté que ses préférences

¹Les Oberlé, p. 46.

personnelles, il serait demeuré Français et eût continué à suivre la carrière administrative. Mais il se résigna et après une longue lutte il établit sa fortune et sa réputation en face de la mauvaise volonté qu'il rencontrait dans l'administration allemande. Quand M. Philippe Oberlé se retira, le fils s'était rallié malgré l'opposition de sa femme, Monique Biehler, qui s'attachait à la tradition française. Son ralliement éleva de la scandale à Alsheim et des contre-maîtres de l'usine, anciens soldats de la France, blâmèrent M. Oberlé. Plus tard ils sont remplacés par des Allemands. Un tiers de personnel de la scierie avait été renouvelé de cette manière. Une petite colonie allemande s'était établie au nord du village dans des maisons construites par M. Joseph Oberlé. Cela se passait en 1882.

" Quelques années encore et on apprenait que M. Oberlé éloignait de l'Alsace, pour le faire élever en Bavière, son fils Jean. Il écartait de même façon sa fille Lucienne, et la confiait à la directrice de l'institution la plus allemande de Baden-Baden, la pension Mündner. L'opinion s'émut de cette dernière mesure plus que de toutes les autres. Elle s'indigna contre ce désaveu de l'éducation et de l'influence alsaciennes. Elle plaignit Madame Oberlé séparée de son fils et surtout privée, comme si elle en fût indigne, du droit d'élever la fille. A tous ceux qui le blâmaient le père répondit: 'C'est pour leur bien. J'ai perdu ma vie; je ne veux pas qu'ils perdent la leur. Ils choisiront leur

route, plus tard, quand ils auront comparé." ¹

M. Joseph Oberlé fit se préparer Jean pour l'administration allemande mais après beaucoup d'effort de sa part le père s'associat avec des fonctionnaires allemands qui le recherchaient et le flattaient. Il se vantait alors de débiter dans la magistrature allemande. Ce changement plut à M. Oberlé et il accepta que Jean ne continua plus ses efforts de gagner une poste dans l'administration qu'il ne désirait plus. Aussitôt que Jean aurait fini son volontariat dans l'armée allemande il prendrait sa place auprès de son père dans le bureau de la scierie à Alsheim.

Avec Jean à Alsheim tout le printemps il y avait une gaieté superficielle, une trêve où l'on s'observait, on notait dans chaque camp des mots et des actes qui pourraient un jour devenir des arguments, des sujets de reproche et de discussions: il y avait une sorte d'armistice mais au fond rien n'était changé. Jean trouvait la même gêne, le même mépris de la part des Alsaciens que son père trouvait chez les Allemands. En faisant visite chez les Bastians pour rétablir son amitié avec Odile Bastian, Jean subit l'injure d'un silence complet de la part de Mme Bastian. Le père l'excusait:

"Tu ne comprends pas, mon petit, parce que tu n'a vraiment jamais vécu parmi nous. Cela n'a pas changé. Ce que tu vois date d'il y a trente ans . . . Autrefois notre Alsace n'était qu'une famille. . . . J'ai été, je suis de ce

¹Les Oberlé, p. 50.

temps-là. Il n'y avait point, dans le monde, un pays où il y eût moins de morgue et plus de bonhomie. . . . Mais ce qui est fait est fait: nous avons été arrachés, malgré nous, à la France, et traités brutalement parce que nous ne disions pas oui. Nous ne pouvons pas chasser les maîtres qui ne comprennent rien à notre vie et à nos coeurs. . . . Alors, nous ne les recevons pas dans notre intimité, ni eux, ni ceux d'entre nous qui ont pris le parti du plus fort. . . Tu es bien en colère contre ma femme, à cause de l'accueil qu'elle t'a fait. . . . Mais ce n'est pas toi qui en est la cause, ni elle. . . . Jusqu'à ce que le doute qui pèse sur toi soit levé, tu es celui qui a été élevé par l'Allemagne, et la femme que tu viens de voir, c'est le pays. . . Réfléchis. . . . Il ne faut pas lui en vouloir. . . . Nous n'avons pas tous été fidèles à l'Alsace, nous les hommes, et les meilleurs d'entre nous, à la fin, font des compromis, et, plus ou moins, reconnaissent le maître nouveau. Pas nos femmes. . . . Ah! Jean Oberlé, je ne me sens pas le courage de les désavouer, même quand il s'agit de toi que j'aime bien: elles ne font point une injure comme une autre, nos Alsaciennes, qui ne vous reçoivent pas: elles défendent leur pays. Elles continuent la guerre. . .¹

Entre lui-même et chaque famille de ce vieux pays, Jean sentait qu'il allait trouver son père. Il souffrait d'être né

¹Les Oberlé, p. 126.

dans la maison où il vivait. Il songea que sa soeur, Lucienne, qui était sur côté du père, partirait un jour et rien ne serait changé; le grand-père pourrait mourir et la division ne s'atténuerait point. Le mal n'était dans sa famille, il était dans toute l'Alsace.

"Lors même que personne autre de son nom ne vivrait plus à Alsheim, Jean Oberlé rencontrerait à sa porte, dans son village, parmi les ouvriers, ses clients, ses amis, la même gêne à certains moments, la même question toujours. Sa volonté, ni aucune volonté semblable à la sienne, ne pouvait délivrer sa race, ni à présent, ni plus tard." ¹

Mais en parlant à Odile Bastian, Jean se sentait encouragé à conquérir la situation.

"Nous vaincrons les obstacles multiples nés de la même question terrible: il n'y a qu'elle entre nous. . . .

-- Sans doute: il n'y a qu'elle dans ce coin du monde.

-- Elle empoisonne tout!

-- Dites qu'elle agrandit tout! Nos querelles, ici, ne sont pas des querelles de village. Nous sommes pour ou contre une patrie. Nous sommes obligés d'avoir du courage tous les jours, de nous faire des ennemis tous les jours, de rompre tous les jours avec d'anciens amis qui nous seraient volontiers fidèles, mais qui ne le sont plus à l'Alsace. Nous n'avons presque pas d'acte ordinaire de la vie qui soit indifférent, qui ne soit une affirmation. Je vous

¹Les Oberlé, p. 162.

assure qu'il y a là une noblesse, Jean." ¹

- C'est vrai, Odile, répondit Jean.

Alors Jean, bien qu'il fût élevé en Allemagne selon la volonté de son père, il avait été toujours mécontent dans ce pays étranger parce qu'il se sentait Français dans sa façon de penser, d'agir, et dans ses sentiments intimes, une fois rentré à Alsheim s'est bientôt lié avec ceux qui étaient restés fidèles à l'Alsace. Ayant des amis parmi les Allemands il pouvait comprendre en partie les sentiments de son père et de sa soeur, mais il ne pouvait pas consentir au mariage de Lucienne avec le lieutenant von Farnow ou donner son approbation à l'ambition de son père d'entrer l'administration allemande. De plus en plus Jean trouvait contentement dans la compagnie de son oncle Ulrich en visitant avec lui les coupes de forêt. Ils ne cessaient jamais de parler de la France, et la plainte de l'Alsace campagnarde, l'Alsace encore complètement en deuil, montait pour la première fois aux oreilles de Jean. Ils causaient librement avec les petits gens. Beaucoup des jeunes gens ne connaissaient pas la France et n'auraient pu dire s'ils l'aimaient. Cependant, ces jeunes gens même avaient tous la France dans les veines, et un geste, un regard montraient le dédain secret de ces paysans pour l'Allemand.

"L'idée de joug était partout, et partout une antipathie contre le maître qui ne savait pas d'autres moyens de

¹Les Oberlé, p. 185.

gouvernement que la crainte. D'autres jeunes hommes, nés dans des familles plus traditionnelles, instruits du passé par les parents fidèles sans espoir précis, se plaignaient des dénis de justice et des vexations dont étaient l'objet les pauvres et la montagne ou de la plaine soupçonnés du crime de regret de la France. Ils racontaient les bons tours joués, en revanche, aux douaniers, aux gendarmes, aux gardes forestiers fiers de leur costume vert, et de leur chapeau tyrolien; les histoires de contrebande et de la Marseillaise chantée au cabaret, toutes portes closes; de fêtes sur le territoire français; de perquisitions et de poursuites, le duel enfin, tragique ou comique, inutile et exaspérant, de la force d'un grand pays contre l'esprit d'un tout petit. Chez ces derniers, quand ils souffraient, la pensée, par habitude et par tendresse héritée des aïeux, franchissaient la montagne. Il y avait aussi les anciens, et c'était la joie de M. Ulrich de les faire parler. Lorsque, dans les chemins, dans les villages, il apercevait un homme de cinquante ans ou plus, et qu'il reconnaissait pour Alsacien, il était rare qu'il ne fût pas reconnu lui-même, et qu'un sourire mystérieux ne préparât la question du maître de Heidenbruch: 'Allons, c'est encore un ami, celui-là, un enfant de chez nous?' Si M. Ulrich, à l'expression du visage, au mouvement des paupières, à un peu de crainte quelquefois, sentait que le jugement était juste, il ajoutait à demi-voix: 'Toi, tu as la figure d'un soldat

français!' Alors, il y avait des sourires ou des larmes, des chocs subits au coeur qui changeaient l'expression du visage, des pâleurs, des rougeurs, des pipes ôtées du coin des lèvres, et souvent, bien souvent, une main qui se levait, se retournait la paume en dehors, touchant le bord du feutre, et qui faisait le salut militaire, tant que les deux voyageurs étaient en vue."¹

Jean prenait à ces évocations de l'ancienne Alsace un intérêt si passionné, il entraît si naturellement dans les antipathies et dans les révoltes du présent, que son oncle, qui s'en était réjoui d'abord, comme un signe de bonne race, finit par s'en inquiéter. Mais ces expériences ne servaient qu'à préciser les sentiments qu'avait Jean déjà sur la question de l'Alsace sous la domination allemande. C'était à un dîner donné par le conseiller Brausig à Strasbourg où Jean s'exprima passionnément sur ce sujet.

Ce dîner chez le conseiller Brausig ressemblait à tous ce qu'il donna autrefois: il n'avait aucune homogénéité. Le haut fonctionnaire appelait cela "concilier les éléments divers du pays" et il parlait du "terrain neutre" de sa maison et de la "tribune ouverte" que chaque opinion y rencontrait. Mais beaucoup d'Alsaciens se méfiaient de ce "terrain neutre" parce que c'était possible que tout ce qu'on y disait devint connu plus tard dans les sphères plus élevées.

Pendant la discussion générale on élevait le sujet de

¹Les Oberlé, pp. 137-138.

la germanisation de l'Alsace par les mariages des Allemands avec des Alsaciennes:

" Ces sortes d'unions sont rares, on peut même dire rarissimes, et je le regrette, car elles aideront puissamment à la germanisation de ce pays entêté. . . . Les enfants seront de bons Allemands." ¹

Le baron von Fincken donna son approbation et ajouta:

"Tous les moyens (de germanisation) sont bons, parce que le but est excellent." ²

Jean était, des trois Alsaciens présents le mieux qualifié pour répondre et le baron le regardait en attendant un riposte.

Jean répondit:

"Je pense, tout au contraire, que la germanisation de l'Alsace est une action mauvaise et maladroite."

-- Pourquoi mauvaise, s'il vous plaît? Est-ce que vous considérez comme fâcheuse la conquête dont elle est la suite?

-- Oui. . . Elle est jolie, la France. Elle est unie! Elle est puissante! Elle est morale! . . . La preuve est votre acharnement contre elle. Vous l'avez vaincue, mais vous n'avez pas cessé de l'envier! . . .

-- Lisez-vous les statistiques commerciales, jeune homme?

-- Je vous prie, ne discutez pas en vous servant

¹Les Oberlé, p. 218.

²Loc. cit.

d'arguments qui ne concluent pas et qui ne touchent pas au fond de la question. Il n'est pas permis à un esprit éclairé de juger les pays simplement sur leur commerce leur marine ou leur armée.

-- Sur quoi donc les juger, monsieur?

-- Sur leur âme, monsieur! La France a la sienne que je connais par l'histoire et par je ne sais quel instinct filial que je sens en moi. Et je crois fermement qu'il y a beaucoup de vertus supérieures ou de qualités éminentes, la générosité, la désintéressement, l'amour de la justice, le goût, la délicatesse et une certaine fleur d'héroïsme, qui se rencontrent, plus abondamment qu'ailleurs dans le passé et aussi dans le présent de cette nation-là. Je pourrais en citer bien des preuves. Lors même qu'elle serait aussi faible que vous l'assurez, elle renferme des trésors qui font l'honneur du monde, qu'il faudrait lui ravir avant qu'elle méritât de mourir, et près desquels tout le reste est peu de choses. Votre germanisation, monsieur, n'est que la destruction ou la diminution de ces vertus ou de ces qualités françaises dans l'âme alsacienne. Et c'est pourquoi je prétends qu'elle est mauvaise."¹

-- Allons donc, cria Fincken. L'Alsace appartenait naturellement à l'Allemagne; elle lui a fait retour; nous assurons la reprise de possession. Qui est-ce qui n'en

¹Les Oberlé, p. 252.

ferait pas autant?

-- La France! riposta Oberlé, et c'est pour cela que nous l'aimons. Elle avait pu prendre le territoire; elle n'avait pas violenté les âmes. Nous lui appartenons par droit d'amour! . . . Je trouve donc mauvaise en soi votre tentative, parce qu'elle est une oppression des consciences; mais je trouve aussi qu'elle est maladroite, même au point de vue allemand. . . . Vous auriez tout intérêt à conserver ce qui peut nous rester d'originalité et d'indépendance d'esprit. Ce serait d'un exemple en Allemagne.

-- Merci!

-- Et de plus en plus utile. J'ai été élevé en Allemagne, je suis sûr de ce que j'avance. Ce qui m'a le plus frappé, et choqué, c'est l'impersonnalité des Allemands, leur oubli grandissant de la liberté, leur effacement devant le pouvoir de la Prusse qui dévore les consciences et ne permet de vivre qu'à trois types d'hommes qu'elle a modelés dès l'enfance: des contribuables, des fonctionnaires, et des soldats.

-- Quel système avez-vous donc, monsieur, pour secouer le joug de l'Allemagne?

-- Je n'en ai pas.

-- Alors, que demandez-vous?

-- Rien, monsieur, je souffre."¹

¹Les Oberlé, p. 252.

Un des convives, un jeune artiste alsacien, continuait la discussion, donnant son avis qui était différent de celui de Jean.

" Je ne suis pas comme M. Oberlé, qui ne demande rien. Il arrive seulement dans le pays, après une longue absence. S'il l'habitait depuis quelque temps, il conclurait autrement. Nous autres, Alsaciens de la génération nouvelle, nous avons constaté, au contact de trois mille Allemands, la différence de notre culture française avec l'autre. Nous préférons la nôtre, c'est bien permis? En échange de la loyauté que nous avons témoignée à l'Allemagne, de l'impôt que nous payons, du service militaire que nous faisons, notre prétention est de rester Alsaciens. Et c'est ce que vous vous obstinez à ne pas comprendre. Nous demandons à ne pas être soumis à des lois d'exception, à cette sorte d'état de siège, qui dure depuis trente ans; nous demandons à ne pas être traités et administrés comme 'pays d'empire,' à la manière du Cameroun, du Togoland, de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel Bismarck ou des îles de la Providence, mais comme une province européenne de l'Empire allemand. Nous ne serons satisfaits que le jour où nous serons chez nous, ici, Alsaciens en Alsace, comme les Bava-rois sont Bava-rois en Bavière, tandis que nous sommes encore des vaincus sous le bon plaisir du maître. Voilà ma demande!"¹

Ces deux jeunes hommes donnaient deux avis des Alsaciens

¹Les Oberlé, p. 256.

intelligents et bien instruits qui connaissaient leur pays et les sentiments des gens de la ville et de la campagne. Leurs mots excitaient les esprits des Allemands qui les opposaient et pensaient comme Lucienne qui dit à son frère: "Vous avez été absurde." Pourtant, Mme Oberlé le croyait imprudent peut-être mais qu'il défendit bien l'Alsace. Le lieutenant von Farnow, qui voulait épouser Lucienne Oberlé, entendait dans cette discussion que Jean allait s'opposer au mariage. Alors von Farnow allait trouver Jean pour discuter la question. Jean tâchait inutilement de dissuader von Farnow de ses intentions.

-- Vous êtes un homme de coeur, Farnow. Songez donc à ce que sera notre maison à Alsheim quand cette cause de division aura été ajoutée aux autres?

-- Je m'éloignerai, fit l'officier, je puis obtenir mon changement et quitter Strasbourg.

-- Les souvenirs restent, chez nous. Mais ce n'est pas tout. . . . Et, dès à présent, il y a ma mère qui n'acceptera pas. . . il y a mon grand-père, celui que l'Alsace avait élu pour protester, et qui ne peut pas aujourd'hui renier tout son passé.

-- Je ne dois rien à M. Philippe Oberlé.

-- Ma soeur vous a plu parce qu'elle est jolie . . . intelligente. . . mais aussi parce qu'elle est Alsacienne! Votre orgueil a vu en elle une victoire à remporter. Vous n'ignoriez pas que les femmes d'Alsace ont coutume de refuser les Allemands. Ce sont des reines difficilement

accessibles à vos ambitions amoureuses, depuis les filles de campagne, qui, dans les assemblées, refusent de danser avec les immigrés, jusqu'à nos soeurs, qu'on ne voit pas souvent dans vos salons ou à votre bras. Vous vous vantez d'avoir obtenu Lucienne Oberlé, dans les régiments où vous passerez. Ce sera même une bonne note en haut lieu, n'est-ce pas?"¹

Le lieutenant von Farnow s'obstinait dans ses intentions et Jean voyait disparaître toutes les possibilités de son propre mariage avec Odile Bastian dont les parents étaient aussi ténaces dans leur fidélité à la vieille Alsace que l'était M. Philippe Oberlé. Pourtant l'oncle Ulrich s'approcha de M. Bastian à l'égard du mariage de Jean et d'Odile, mais M. Bastian dit "non, jamais" et pour raison il donna le mariage de Lucienne.

-- C'est qu'aujourd'hui, dans cette maison-là, le préfet de Strasbourg va venir faire visite! . . . Que fait Jean pour s'opposer au mariage de sa soeur? Il est ici. Il approuve par son silence. . . . Tous ces petits jeunes acceptent trop de choses, mon ami. . . . Moi, je ne fais pas de politique. Je me tais. Je remue le sol de mon Alsace. Je suis en suspicion déjà parmi les paysans, qui m'aiment sans doute, mais qui commencent à me trouver compromettant; je suis détesté par les Allemands de tout poil

¹Les Oberlé, pp. 261-262.

et de tout rang. Mais que Dieu m'entende, tout cela ne fait que m'enraciner, et je ne change pas. Je mourrai avec les haines d'autrefois intactes, comprends-tu? intactes...

-- Tu n'es pour rien de ta génération, Xavier. Mais il ne faut pas être injuste. Ce petit que tu refuses, pour ne pas nous ressembler n'en est pas moins un vaillant coeur... Il est Alsacien à la nouvelle manière. Ils sont obligés de vivre au milieu des Allemands, ils font leur éducation dans des gymnases allemands, et leur manière d'aimer la France suppose plus d'honneur et plus d'âme qu'il n'en fallait de notre temps. Songe donc qu'il y a trente ans!

-- Ecoute, mon ami, je n'ai qu'une parole: cela ne sera pas, parce que je ne veux pas de ce mariage-là; parce que tous ceux de ma génération, les morts et les vivants, me le reprocheraient. . . . Et puis, lors même que je céderais, Ulrich, il y a une volonté près de moi, plus forte que la mienne, qui ne dira jamais oui, vois-tu, jamais."¹

Le grand-père Oberlé était de cette race même qui s'attachait à jamais aux anciens temps et cette visite au préfet l'enragea tellement qu'il trouva assez de force pour descendre et présenter au préfet son ardoise avec cette phrase y inscrit: "Je suis ici chez moi, monsieur"; et il se redressa presque entièrement et dévisagea le préfet. Lorsque Lucienne, le préfet et M. Joseph Oberlé sortirent, le grand-père trouva de la voix

¹Les Oberlé, p. 285.

pour crier à Jean "Va-t-en, va-t-en," puis il chancela et s'abattit sur le parquet.

La mère Oberlé avait espéré de retenir Jean près d'elle à Alsheim mais cette commande de la part de son grand-père et avec tout espoir perdu d'un mariage avec Odile, Jean se décida à aller en France. Lorsque l'oncle Ulrich l'aidait gagner la frontière le lieutenant von Farnow le chercha à Alsheim et, ne l'y trouvant pas, savait qu'il ne pouvait pas être le beau-frère d'un déserteur, lui officier, et il quitta Lucienne.

III

Les dernières pages de les Oberlé furent une déception pour ceux qui voyaient la résistance alsacienne dans une autre direction; ils regrettaient qu'on continuât de célébrer l'abandon du sol d'Alsace par un Alsacien comme une victoire française. M. Barrès était de ceux qui n'approuvèrent pas la terminaison du roman de M. Bazin et il proposa une doctrine sous ce titre: Il ne fallait pas émigrer.¹ C'était un article où il loua comme elles le méritent toutes les qualités du roman de M. Bazin; il indique seulement qu'il l'aurait terminé autrement. Il écrivit

"Les Oberlé vaut littérairement par le pathétique. Il vaut socialement par la vérité des types. J'aime moins son intrigue, faut-il le dire? Certaines rencontres, certain dîner ne sont point possible entre Alsaciens et Allemands; et puis, pourquoi compliquer par une désertion l'émigration de Jean Oberlé? . . . M. Bazin n'est point saturé et sur-sature d'Alsace, cela se sent. Mais la tragédie est fortement posée et je ne saurais assez dire avec quelle justesse d'accent dans l'émotion, avec quelle vérité, quelle

¹L'article est reproduit sous ce titre dans les Scènes et Doctrines du Nationalisme, puis en appendice dans Au Service de l'Allemagne. Quand il apparut dans le Figaro il était intitulé "Les Annexés."

loyauté dans les portraits. . . . Chez tous les Alsaciens, chez tous les Lorrains, il y a des puissances de drame. Dans chaque famille, et comprenez bien ceci; dans chaque conscience il y a de la discorde. Dans chaque conscience? Oui, c'est le plus grave. L'opération politique qui consiste à détacher par force une province d'une nation et d'une civilisation, pour la transporter dans un autre groupe social, compromet l'unité morale de chacune des âmes annexées. L'annexion imposée obscurcit le devoir. Elle force à recourir aux casuistes. Vous faut-il des exemples? Quelle est la règle qui s'impose avec évidence à un Alsacien-Lorrain soldat allemand, en cas de guerre franco-allemande? Manquera-t-il à son honneur de soldat allemand et désertera-t-il? tirera-t-il sur ses frères français? tirera-t-il sur ses camarades de chambrée allemands?

"Bazin nous a décrit une des tragédies de l'annexion. La vie, avec ce qu'elle a de varié, de peu analogue, de spontané dans mille sens divers, crée en Alsace-Lorraine mille tragédies qui toutes naissent de ceci, que nos soldats furent vaincus en 1870."¹

M. Barrès termina avec ses lignes qui énoncèrent sa doctrine avec une grande force:

"Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros? Ne quittez point l'Alsace! -- Eh! dit-il, qu'y puis-je faire d'utile,

¹ Au Service de l'Allemagne, les Annexés, p. 251.

humble suspect en face d'un empire colossal? -- Je ne vous demande point d'agir, mais seulement de vivre, je ne vous demande même point de protester, mais naturellement, chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas.¹

Cette conception de la conscience alsacienne a peu d'analogue avec celle de M. Bazin. M. Barrès dit que les Alsaciens développèrent une unité morale par suite de leur passé et qu'elle durera tant que les Alsaciens jugeront qu'à renier leur nationalité ils se diminueraient.

"Cette volonté de vivre, le petit pays l'eut à travers les siècles mais depuis trente-trois ans, chaque jour elle va parlant haut et plus clair. . . . Dans leurs âmes leur nationalité est si vivante que la pire injure, c'est s'ils disent à l'un d'eux Tu n'es plus un véritable Alsacien. . . . On voudrait marquer, aider cette conscience collective de l'Alsace; on voudrait donner leur plein sens à deux institutions récentes: la Revue alsacienne illustrée et le Musée alsacien, qui sont à la fois témoignages et des moyens de cette persistance nationale."²

Le cercle des Etudiants de Strasbourg reçut M. Barrès

¹ Au Service de l'Allemagne, les Annexés, p. 254.

² Ibid., p. 259. II.

le 24 novembre 1920 et à cette occasion le président du Cercle prononça une adresse à laquelle M. Barrès répondit disant qu'il fut lui-même un témoin des Alsaciens-Lorrains demeurés en Alsace-Lorraine.

"Eux aussi, même quand ils avaient la douleur d'être "au service de l'Allemagne," maintenaient un principe de fidélité française qui, sans eux, aurait été dépourvu d'efficacité réelle. . . . Mes camarades d'enfance, nombreux parmi les Alsaciens et les Lorrains étaient tout passés en France. Un jour de l'été 1899, par hasard, dans une visite au champ de bataille de Froeschwiller, je rencontrai le jeune docteur Bucher, et dès ce moment, dans une longue amitié nous nous fûmes utiles l'un à l'autre pour l'élaboration d'images propres à faire comprendre ce que la France d'alors comprenait mal, le rôle supérieur des Alsaciens et des Lorrains demeurés en Alsace-Lorraine.

"Bucher m'a fait connaître Georges Haehl, Langel, le docteur Dollinger, tous ces patriotes qui sont nos grands amis. . . . Si je fus jamais de quelque utilité, c'est pour avoir connu sur place des Alsaciens exemplaires."¹

Cette amitié avec le docteur Bucher était bien fructueuse pour M. Barrès. Dans son discours sur le tombeau de Bucher il déclara lui-même

"Je dirai un jour, comment de nos entretiens acharnés,

¹Au Service de l'Allemagne, Nouvelles Annexés, (1923) p. 276.

pleins d'une foi profonde, sortirent mes livres alsaciens et lorrains et ses oeuvres alsaciennes, son musée et sa revue." ¹

Ils développèrent ensemble la doctrine "il ne fallait pas émigrer." Le docteur Bucher donna tout le reste de sa vie au développement et à la popularisation de cette doctrine. ² Un grand écrivain lui donna un tour saisissant; il ne la concevait pas sans M. Barrès. Bucher ne fit depuis que la développer dans le domaine de la réalité. En attendant il fournissait bientôt après à M. Barrès le héros et le personnage principal de son livre. Au Service de l'Allemagne où l'écrivain reprenait la doctrine,

"l'affirmait de nouveau à sa manière qui était ici singulièrement persuasive et remarquablement originale sous la forme vivante qui exposait la thèse en la gravant dans l'esprit des lecteurs. Le volontaire Ehrmann, qui sert et reste à la caserne allemande, en refusant de désertier l'Alsace, par devoir alsacien, c'est le docteur Bucher; c'est, transposée par l'art, l'impression que M. Barrès a gardée de leur rencontre et de leurs entretiens." ³

¹ Au Service de l'Allemagne, Discours de M. Barrès sur la tombe de Pierre Bucher, p. 280. (1921)

² En 1901 le docteur Pierre Bucher prit la direction de la Revue Alsacienne illustrée, fondée deux ans plus tôt par l'artiste alsacien, Spindler. C'est le point de départ véritable de son action parce qu'autrefois il n'était pas connu. La même année (1901) Bazin publia les Oberlé.

³ Témoignage de Pierre de Quirielle, p. 288, Correspondant du 10 mars 1921.

Dans le préface d'Au Service de l'Allemagne, le premier livre de la série des Bastions de l'Est, M. Barrès déclara au docteur Bucher autant qu'il dut son interprétation de l'Alsace. Il écrivit:

"Aujourd'hui la victoire et la mort laissent nommer en toute liberté celui qui m'avait servi de modèle. Chacun désigne le docteur Bucher. Non que je l'ai décrit exactement; son oeuvre dépasse de cent coudées la bonne volonté d'Ehrmann; mais tandis que j'écrivais, il fut constamment sous mes yeux et, pour renseignements, à ma disposition. . . . J'étais allé le long de la Moselle, de Metz à Coblenche chercher des souvenirs et des espérances. Je n'avais recueilli que des souvenirs. Enfin, je vis le jeune Bucher, plein d'ardeurs qui n'avaient pas encore trouvé leur voie. Et j'écrivis Au Service de l'Allemagne pour lui dire, à lui et à ses amis, l'admiration, l'espérance dont ils nous remplissaient. Une nouvelle Alsace-Lorraine venait de m'apparaître, à l'heure où, tous, nous sentions que la protestation dans sa forme originale, du fait de l'âge et de la mort, s'épuisait."¹

Avant qu'il racontera son histoire du jeune Alsacien à la caserne allemande, Barrès voulait graver sur les esprits de ses lecteurs le fait que Au Service de l'Allemagne ne représentait qu'un moment dans la vie éternelle des bastions de l'est

¹Au Service de l'Allemagne, préface, p. viii.

et que cette aventure du jeune Alsacien n'était qu'une scène dans la longue tragédie qui se jouait sur le Rhin entre le Romanisme et la Germanie. Il termine l'avant-propos du livre de cette façon:

"J'écrivais il y a quelques années: Ce sera l'honneur de ma carrière d'écrivain si je puis, un jour, apporter plus de lumière sur les magnifiques luttes rhénanes, lutte entre les intelligences et dans chaque intelligence."¹

M. Barrès trouva dans ce jeune homme qui se sentait son devoir à l'Alsace de porter le casque à pointe au lieu de désertier et de vivre en France, l'homme qui avait étudié de près les Alsaciens et les Allemands et la lutte entre eux, et qui avait fait des comparaisons entre l'Allemand et le Français.

Marchant avec l'écrivain le jeune Ehrmann raconta ses impressions de la France et de l'Alsace:

"J'ai voyagé plusieurs fois en France. Tout m'y semble doux et civilisateur. J'y sens une constante supériorité. J'admire et je suis à l'école. Mais beaucoup de ces belles leçons ne peuvent pas me profiter. Ici, dans les promenades que je fais pour la centième fois, je suis assailli par des discours qui sortent de la terre, à l'adresse du jeune Paul Ehrmann. Tout m'importe en Alsace, les cultures, les usines, même les auberges. . . . Et de fait, nos visiteurs qui voient la gloire de l'Alsace, en conçoivent

¹Au Service de l'Allemagne, l'avant-propos, p. xiv.

quelque estime pour chacun de nous. Mais si je vais à Paris, ou même à Nancy on raillera mon accent, et l'on m'en voudra peut-être parce qu'il a fallu caser ceux qui op-
taient pour la France. Ici, je suis à ma place. J'ai déjà bien parcouru l'Alsace et je sais parler aux gens de toutes les classes. En Alsace, mais en Alsace seulement, je puis, au hasard de ma route, aborder les petites gens; je suis sûr d'être les leurs; je prendrai même sur eux une certaine autorité. Mon père est beaucoup estimé dans le Haut-Rhin; j'ai des parents, un peu partout, on connaît notre nom. Moi-même j'ai déjà commencé à rendre des services. Mon pays est un champs d'activité à ma taille."¹

Un autre jour M. Ehrmann raconta ce que c'était la France, pour un petit garçon de la bourgeoisie alsacienne et comment, bien jeune, il sentait qu'il avait souffert pour la France.

"Je suis né, disait-il, au Logelbauch, près de Colmar. Mon père est directeur de l'usine. Avec les quinze mille francs qu'il gagne, nous avons toujours mené une vie large. Les besoins sont si peu compliqués dans la bourgeoisie travailleuse d'Alsace! Mais, à sa mort, nous trouverons des tiroirs vides.

"La nécessité de garder l'emploi qui le fait vivre expliquerait déjà que mon père soit demeuré en Alsace après

¹Au Service de l'Allemagne, p. 115.

la guerre. Pourtant, il s'y décida sur une raison d'ordre moral. L'émigration, prétend-il, est encore plus funeste à l'Alsace que la bataille de Froeschwiller. Il prévoit avec chagrin qu'un jour nos usines tomberont aux mains des Allemands, qui auront tôt fait de germaniser l'esprit des ouvriers. Voyez Mulhouse: dès maintenant, les fils d'industriels étant passés en France, plusieurs industries sont devenues allemandes. Depuis que je suis au monde, j'entends dire et redire: Il faut rester au pays; ne soyons pas, comme en 70, des soldats pleins de coeur avec une mauvaise idée directrice. Ce n'est pas une conception juste d'aller en France, nous n'avons rien à y faire d'indispensable. Notre devoir d'Alsacien est en Alsace. Mon père a toujours voulu que mon frère cadet lui succédât et que, moi, je m'établisse médecin à Colmar. Un médecin et un directeur d'usine, dans l'ancienne Alsace, plus encore qu'aujourd'hui, c'étaient des notables: mon père veut engager ses deux fils dans sa digue contre les Allemands. . . .

"En famille, nous nous servions de la langue française, et comme d'autres classent les gens sur la fortune, les décorations ou les titres, nous jugions nos compatriotes d'après la langue qu'ils parlaient. C'est une idée commune à tous les Alsaciens que la connaissance du français est une aristocratie. J'ai appris à lire dans une Histoire de France par Bordier et Charton. . . . Nous vivions avec des pères, des mères, des soeurs, des cousins d'officiers

français. Parfois, au 14 juillet, ils allaient à Belfort serrer la main de leur parent. Je causais des campagnes de 70, du Mexique, d'Italie, et de Crimée, avec un tas de vieux soldats, nos ouvriers. Si loin que je recule dans mes souvenirs, j'entends mon père me raconter l'épouvante que ce fut dans Colmar quand on sonna le tocsin pour la défaite de Woerth. Tout petit, j'avais l'impression d'avoir souffert pour la France.

"A cinq ans, j'allai chez une personne qui, sous prétexte de "garder" les enfants, leur enseigne l'orthographe française. Elle n'en avait pas le droit. Elle fut dénoncée et je vois encore comme elle pleurait de ne plus pouvoir gagner son pain. La loi nous oblige, dès notre sixième année, à fréquenter une école de l'Etat. Je suivis les classes du gymnase de Colmar. Mais, avec cinq de mes camarades, je prenais des leçons chez un ancien maître du lycée français. Un jour, on frappe à la porte. Le pauvre maître, avant de tirer les verrous, nous presse de cacher nos cahiers et nos plumes. Mais comment justifier autour de cette table, cinq petits écoliers, les doigts tachés d'encre! Comme l'institutrice, le professeur pleura. . . .

"Une autre fois, avec des garçons un peu plus vieux que moi, j'allai en France jusqu'à Gérardmer. Nous achetâmes des rubans et des cocades tricolores. Au retour, dans les bois alsaciens, nous les portions à nos chapeaux et nous chantions la Marseillaise, quand nous fûmes croisés par des

Allemands de Colmar. Le lendemain, le directeur du gymnase nous accabla d'injures et de punitions, et il nous fallait croiser dans les rues de la ville nos dénonciateurs, qui étaient des gens considérés.

"Ces images de mon enfance me font mal. Nous autres, jeunes bourgeois alsaciens, nous avons grandi dans une atmosphère de conspiration, de peur et de haine et dans la certitude de notre supériorité de race. Voilà qui explique notre amour de la France. C'est un amour avec obstacles: un perpétuel ressort et notre beau secret. . . .

"J'ai été privé de l'atmosphère éducatrice de Paris, mais la culture d'outre-Rhin a glissé sur mon esprit et les étudiants allemands m'ont déplu jusqu'à m'irriter. Nous nous sommes instinctivement rejetés.

"La grande, la terrible preuve, ce fut de me soumettre à la loi militaire allemande.

"La volonté de mon père m'avait convaincu sans discussion de demeurer au pays sous le toit familial; j'avais formé mon sentiment intérieur, mais je n'avais pas eu l'occasion de m'affirmer, de me renier ou de trouver une conciliation entre mon âme française et le fait allemand. Ma vie jusque-là n'avait été qu'un prologue: en octobre 1902 le drame commença."¹

Raconter ces expériences à la caserne allemande M.

¹ Au Service de l'Allemagne, pp. 125-131.

Ehrmann trouvait tout à fait difficile et son compagnon vit avec étonnement ses scruples. En présence d'un Français son service allemand le ravageait comme un cas de conscience. Il craignait qu'on ne trouvât qu'il n'avait pas assez souffert. Après de longues hésitations il commença son récit de sa vie à la caserne:

-- Car vous savez, le volontariat des Allemands est beaucoup plus doux que le service des dispensés en France. Comme étudiant en médecine, après six mois de service je devais être libéré, pourvu que je n'encourusse pas le prison. Durant ce semestre, j'allais habiter en ville, dans mon appartement; je viendrais à la caserne pour y faire mon instruction militaire, à peu près comme l'étudiant se rend à son cours, et je serais considéré comme un futur officier. . . . Officier allemand! Au fond de mon coeur, je refusais ce privilège; un volontaire alsacien n'accepte du service que l'inévitable. Il porte en soi une protestation perpétuelle, et c'est ce refus intérieur qui fait, d'un service matériellement supportable, une contrainte humiliante et, parfois, presque dégradante; du moins, nous le croyons, car le rude orgueil alsacien accepte mal les honnêtes hypocrisies nécessaires: pour une âme ardemment française, quel tourment s'il faut qu'elle s'associe, par tous ses gestes extérieurs, à la préparation contre "l'ennemi héréditaire."¹

¹ Au Service de l'Allemagne, p. 133.

M. Ehrmann décrivit le petit lieutenant qui jouissait de leur montrer sa suprême élégance militaire, et l'énorme maréchal qui, pour se donner de l'autorité, bombait sa poitrine. Ce dernier était irrité contre les jeunes volontaires, qui deviendraient si rapidement officiers, où il avait mis cinq ans à gagner son grade; et en même temps il était intimidé par le petit lieutenant qui le surveillait en se pavanant; de là, un zèle maladroit et de la dureté.

Près de la fin des premiers exercices de marche et d'accomplissement, Paul Ehrmann souffrait d'un orage dans son coeur et de minute en minute il entendait la voix du petit lieutenant qui disait: "Volontaire Ehrmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire attention."

Rentré dans sa chambre, Ehrmann arracha son uniforme pour s'habiller en civil. Il se rendait compte qu'il avait méconnu où était la vraie virilité et il résolut de partir pour la France. Il s'assit pour écrire à son père et une véritable fièvre dictait ses phrases mais en tâchant de donner de l'ordre à sa pensée il trouvait que c'était impossible d'écrire, "Je vais passer six mois abominables."

"Mon père, dit-il, dans la vie n'admet pas la caprice, s'il me plaignait d'être soldat allemand jamais il n'accepterait que j'eusse, d'un coup de tête, abandonné l'Alsace et ruiné son projet de m'établir médecin à Colmar.

"J'ai vu des familles s'acheminer en groupes, à de certains jours, vers Belfort, Bâle, ou Nancy. "Où allez-vous?"

leur disait-on. "Nous allons voir le fils qui a passé la frontière." Deux années, trois années, cinq années on reste fidèle à ce pèlerinage; puis la vie efface les traits; on devient des étrangers.

"Nul moyen de nier ce fait: à minuit vingt, sitôt monté dans l'Express-orient je sortais pour toujours de l'Alsace et de ma famille." En outre, "la loi française m'oblige à refaire en France toutes mes études médicales, échelon par échelon, et même il faut que je passe les baccalauréats. . . . Sur un inconvénient personnel, j'allais ruiner une édification sociale, une famille."¹

C'était une phrase d'une lettre arrivée pendant la journée qui sauva Ehrmann de son désespoir et le guérit. Cette phrase écrite par une Parisienne était "Je sais que c'est le jour où vous entrez au régiment, je tiens à vous assurer de notre sympathie dans cette épreuve d'où vous sortirez certainement avec succès." Ce mot de sympathie et de confiance retint Ehrmann à la caserne et s'approfondit dans son âme pour y ébranler sa fierté.

Cette première semaine fut affreuse parce que le petit lieutenant ne laissa pas passer la moindre incorrection sans le faire répéter le mouvement à l'infini. Il semble obéir le double sentiment de vouloir mater l'Alsacien et de marquer les avantages de son grade de lieutenant. Mais au bout de la

¹Au Service de l'Allemagne, pp. 143-144.

semaine Ehrmann fit le tour de ses ennuis.

"Je n'attendais plus d'inconnu. Ma vie demeurerait affreuse; elle avait du moins perdu ses ténèbres. Je préfère un brutal corps à corps aux mouvements vagues d'un ennemi, le soir dans le taillis. Je voyais nettement mon but, je devais empêcher qu'une caserne allemande se rît d'un Alsacien-Français.

"C'est sur cette considération que je résolus de rester. Je sentis que si je partais, toute ma vie, dans le secret de mon coeur, je me mépriserais, et que cette décision demeurerait un point de mon passé où j'évitais, toujours, de porter mon regard. . . . L'attitude du lieutenant et la risée des soldats confirmèrent ma disposition. Je me vis engagé dans un duel avec la caserne allemande. Au début, je pouvais, comme tant d'autres, le décliner, mais, une fois le contact pris, passer en France, c'était une dérobade.

". . . Puisque ce lieutenant a sur ma personne tous les droits, parmi lesquels le droit de m'humilier, il n'y a qu'un moyen, c'est que je sois un excellent soldat et que je conquière son estime de militaire. Je suis seul de mon pays parmi tous ces Allemands: il sera tenté de me dire: "Prenez exemple sur vos camarades." Mon ambition doit être de renverser les rôles et qu'il reconnaisse les qualités militaires de l'Alsace.

"Tout cela était chétif, monsieur, je le sais. Je

préfèrerais, comme fit mon grand-père, le soldat de la Grande-Armée, entrer dans Berlin victorieusement, mais tout ce que l'on peut exiger d'un homme, c'est qu'il se batte pour le mieux sur le terrain où le pose sa destinée.

"Pendant huit jours, je me suis vu, senti, accepté comme un agneau de douleur. Puis j'ai reconnu que ce rôle de résigné était le moins convenable et que je devais être d'abord un militaire exact.

"Cette ligne de conduite, d'après mon récit, vous pourriez croire que je l'ai inventée, un coude sur la table, en réfléchissant, dans ma chambre; c'est plutôt un sentier où je me suis aperçu que je cheminais pour éviter les embarras au jour le jour. Les circonstances m'ont dirigé.

Du dedans et du dehors, j'avais mes empêchements: ce qui m'a soutenu, c'est une constante exaltation de l'âme."¹

Cette exaltation le servit bien plusieurs fois quand les actions de ses camarades le répugnèrent.

Un soir Ehrmann était allé à la brasserie des officiers avec ses camarades. Il s'était appliqué à être un vrai soldat, mais il s'était défendu de paraître courtisan; pourtant ses camarades le pressèrent si fort qu'à la fin il ne pouvait plus, sans impolitesse, éluder leur invitation. Il méprisait la servilité avec les supérieurs et l'arrogance avec les inférieurs qui se montrèrent partout mais c'était une discussion qui

¹ Au Service de l'Allemagne, pp. 158-160.

s'élevait ce soir à la brasserie qui lui donna de la peine.

Le juriste prussien leur raconta qu'on avait eu la preuve d'un infanticide dans son quartier. La police recherchait la coupable. Le juriste trouva que c'était une bonne de sa maison et il ne tint pas compte de ses supplications mais avertit la police aussitôt que possible.

Ehrmann prétendit que la jeune fille eut assez souffert dans son angoisse de se trahir et qu'elle n'eût pas recommencé. Il proposa son idée et ajouta,

"La peine sera terrible si les juges n'admettent pas de circonstances atténuantes.

-- Les circonstances atténuantes? Ah! que voilà bien une invention française, et que ce terme m'est odieux! Comme s'il pouvait y avoir des circonstances atténuantes! Mais c'est absolument contraire au sens de notre droit. Un crime est un crime et la loi veille pour le punir."¹

Les autres Allemands qui y assistèrent ne le contredirent pas mais Ehrmann fut révolté. Il continua

"Il y a chez les Allemands un manque de nuances. Et si les circonstances, comme c'est le cas en Allemagne, donnent la supériorité de fait à de tels hommes, c'est une intolérable humiliation. Je ne pouvais pas m'en expliquer à fond devant mes "camarades." Les irritations d'un vaincu les eussent étonnés ou peut-être réjouis, sans les dominer.

¹Au Service de l'Allemagne, p. 185.

"Je les quittai avec le plus vif mécontentement de moi-même, qui avais inutilement laissé percer ma réprobation. Je me blâmais qu'ayant mis à jour nos générosités et nos délicatesses françaises, je n'eusse pas su faire éclater, devant eux, notre supériorité. Je me reprochais d'avoir découvert la France vainement.

"Je dormis très mal. Un à un je reprenais les incidents de la soirée. Je méprisais, à me crever le coeur, ces Allemands, mais je jugeai nécessaire de purifier et de gonfler en moi-même la source française, pour ne la laisser jaillir qu'aux heures favorables. Je me promis de ne pas mettre "mes camarades" en opposition avec nos manières de sentir et de juger, qu'autant qu'elles leur permettraient de soulever le lourd poids prussien et de respirer plus largement. --J'imaginais que le Saxon et le Bavarois pourraient garder, d'une minute de large respiration, une tendance à la fuite hors de la Germanie."¹

Ehrmann raconta un événement du jour suivant cette soirée à la brasserie, où il espéra que la gentillesse d'un Français eût pénétré un peu ces Allemands.

"Le lendemain, au réveil, en arrivant à l'écurie, je trouvai, sur la paille, un vaste et sale grouillement fait de deux énormes Allemandes et de trois sous-officiers ivres. L'un d'eux était celui-là qui avait imité ma signature,² et

¹Au Service de l'Allemagne, pp. 185-187.

²Ibid., p. 170.

de qui la rancune m'avait valu mon séjour à l'hôpital. Si j'avais appliqué les principes du juriste prussien, je n'aurais rien fait que n'attendissent ces brutes. Cependant, je les réveillai pour les avertir que je venais de croiser l'officier de ronde dans la cour.

"Mon procédé me gagna leur confiance, au point qu'étant devenus malades des suites de leur débauche, et comme ils ne voulaient pas entrer à l'hôpital, qui leur aurait valu une mauvaise note, c'est à ma science qu'ils recoururent. Je les soignai, malgré le règlement.

"Ils demeurèrent stupides de la magnanimité de "l'Alsacien", et je puis dire que leurs grossières âmes, dans la mesure où elles possédaient la faculté de généraliser, furent conquises par la "gentillesse" française."¹

Cet épisode fut suivi de l'occasion où un sous-officier arrocha l'oreille d'un simple soldat, et le médecin-major dit aux soldats présents avec l'expression la plus sévère:

-- Que l'un de vous ait le malheur de raconter quoi que ce soit, dans la caserne ou bien en ville, il est sûr de son affaire. . . . Vous surtout, volontaire Ehrmann, je vous rends responsable si rien s'ébruite dans la presse."²

Ces événements proposèrent des difficultés à un Alsacien. Ehrmann résolut de ne point saisir de ces occasions

¹Au Service de l'Allemagne, p. 188.

²Loc. cit.

de jeter du discrédit sur son régiment mais,

"si l'on était en guerre, je tirerais avec allégresse depuis les rangs français sur la batterie allemande où j'ai servi, parce que je courrais à ciel ouvert un risque, mais dans l'état de choses, je n'accepterais pas de communiquer à l'état-major français ce que j'ai pu voir et savoir grâce à ma qualité de volontaire alsacien.

"En vérité, ce n'est pas par goût que j'examine des problèmes aussi subtils. Nous autres, Alsaciens, nous ne sommes pas faits pour couper les cheveux en quatre. Ni la maison de mon père, ni mes études médicales ne m'ont préparé à la casuistique. Si le sort m'avait permis de mener l'existence facile d'un étudiant à Nancy ou du Quartier Latin, je n'aurais pas, soyez-en sûr, de dialectique intérieure. Mais c'est une conséquence de la déchéance politique et militaire, que des gens simples négligent leur honneur, ou bien, pour le sauver, doivent raisonner et distinguer. -- Cette obligation, voilà le véritable tourment d'un vaincu."¹

Ehrmann dit qu'un Parisien sous l'influence du théâtre se figurera que sa pire souffrance était quand sa batterie entonnait le chant: La garde sur le Rhin; mais Ehrmann lui-même trouva une autre chose qui fit plus affreuse sa vie: ce fut l'obligation de porter partout l'uniforme de son régiment ou

¹ Au Service de l'Allemagne, p. 196.

courir de grands risques d'être vu par un officier et d'être puni.

Un jour le petit lieutenant aborda Ehrmann et le reprocha sévèrement parce qu'il était sorti souvent en civil. Le lieutenant finit son reproche en disant "Vous n'êtes donc pas fier de porter cet uniforme?"

Ehrmann ne riposta pas mais il savait bien en soi qu'il n'en était pas fier.

"Au sortir de la caserne je ne vivais pas que je n'eusse repris mes vêtements civils. L'uniforme m'aurait privé de toutes mes relations. Il n'y a point une digne famille alsacienne qui descende à recevoir un individu habillé en soldat allemand. C'est d'une haute moralité. On désire que les jeunes gens demeurent au pays, et, par suite, qu'ils se soumettent à la loi militaire, mais on les prie de cacher cette nécessité honteuse. Moi-même je me préoccupais que personne ne me vît en tenue; je voulais que, mon temps passé, nul honnête homme ne gardât du docteur Ehrmann une image prussienne. Qu'il s'agit d'une réception entre étudiants, d'une soirée à la brasserie alsacienne, voire d'une emplette chez un fournisseur, mes pieds eussent refusé de me porter avant que je fusse dévêtu. Je m'habillais en civil, même pour rester tout seul dans ma chambre.

"Sur ce point, quelles que fussent les menaces de l'officier, je ne pouvais pas céder. Je vis tout de suite que je touchais à la principale difficulté de mon

volontariat."¹

Un jour le commandant vint voir les soldats du régiment faire la voltige. Le lieutenant lui dit qu'ils la commençaient mais ils n'avaient fait aucune voltige. D'autres soldats firent des sauts ridicules et Ehrmann, sentant la nécessité de montrer son pouvoir, sauta jusque sur l'encolure. Le lieutenant rougit de plaisir quand il entendit dire le commandant: "Sacrédié! ceci a été un saut!"

Le lieutenant avait vu Ehrmann le soir en civil, mais il s'approcha le soldat et lui dit: "En civil il sait sortir, mais sauter il sait aussi."²

Ainsi les rapports entre Ehrmann et le lieutenant se prirent peu à peu l'apparence d'une sorte de collaboration, mais ils furent artificiels et le dernier jour du jeune Alsacien à la caserne, ces deux hommes se retrouvèrent encore deux ennemis héréditaires.

Ehrmann croisa le lieutenant dans la cour et s'arrêta à trois pas et dit:

-- Monsieur le lieutenant, le volontaire Ehrmann vous annonce la fin de son service.

Le lieutenant lui fit signe de quitter sa position réglementaire, et, pour la première fois, lui tendit la main.

-- C'est vrai, voilà votre service terminé. . . . Sans

¹Au Service de l'Allemagne, p. 195.

²Ibid., p. 206.

doute, après votre semestre, vous ferez six semaines de service pour acquérir le grade de sous-aide major? . . .

Vous ne répondez pas? . . .

-- Je compte renoncer aux services supplémentaires et, par suite, aux grades qu'ils me permettraient d'acquérir: toute perte de temps a son importance dans la carrière d'un médecin.

"Il s'était un peu reculé. A son attitude abandonnée avait succédé la raideur et la morgue des officiers allemands. Il me regardait fixement. Je rectifiai mon attitude.

-- Vous avez tort, volontaire Ehrmann. Chez nous (il souligna le mot), il faut toujours tâcher d'obtenir un grade élevé dans l'armée; le grade apporte la considération et le prestige.

"Sans doute, l'expression de ma figure le mécontenta, car il rougit un peu et continua presque durement:

-- Mais dites donc une fois toute la vérité: Messieurs les Alsaciens ne tiennent pas à devenir officiers allemands.

"La question, si directe, me semblait difficile à éluder, mais, pour rien dire au monde, sur un tel sujet, je n'aurais renié mon sentiment. Et puis je pensais: demain, je serai parti; demain, cet homme n'aura plus de pouvoir sur ma personne.

-- Monsieur le lieutenant, lui dis-je, puisque vous me sollicitez de vous répondre en toute sincérité, je dois vous obéir; je dois reconnaître qu'en effet, notre

tradition et notre attachement à la France nous rendent trop pénible le service dans l'armée allemande pour que nous ne cherchions pas à l'écourter le plus possible.

-- Vous l'avouez donc: vous ne voulez pas être officier allemand! Ainsi on vous fait l'honneur de vous l'offrir, et vous avez l'audace de le refuser. Par attachement pour la France! Vous osez me dire cela en face? Mais elle se fiche de vous, la France! Et il faut être fou, triplement fou, comme vous l'êtes tous dans ce damné pays, pour ne pas comprendre que c'est votre bonheur que nous vous ayons repris. Vous nous devez l'ordre, la santé physique et morale.

"Ah nos rapports peu à peu menés jusqu'à une sorte de collaboration, comme ils nous apparaissent maintenant artificiels! Brusquement, nous revenions à notre solide vérité, nous nous retrouvions deux ennemis héréditaires! Fixé dans l'attitude réglementaire, du moins j'avais mes yeux libres, et mes yeux dans ses yeux lui parlaient, je pense. . . . Exaspéré par mon regard, il accumula, en vociférant, tous les lieux communs allemands sur la désagrégation de la France qui bafoue son armée, sa religion et toute autorité, et que l'Allemagne achèvera d'enfouir pour qu'elle cesse d'infecter le monde. . . . Mais soudain, ma figure pâle et le tremblement de tout mon corps, l'avertirent qu'il devenait un agent provocateur. Alors, s'interrompant net, il partit.

"Des personnes croient que j'aurais dû le frapper. Ce n'est point mon avis. Il ne convenait pas que je cé-
dasse à une excitation du hasard. Pas un instant, son dis-
cours ne m'a mortifié, mais bien plutôt je me sentais ex-
alté, héroïsé par un grand afflux de force.

"Au terme de mon volontariat, comme au début quand je
m'interdis à moi-même de désertir, j'ai su mettre ma spon-
tanéité au-dessous de ma raison; j'ai maintenu devant mon
regard les motifs qui me décident à rester en Alsace, et je
me suis gardé pour ma tâche. Je n'étais pas à la disposi-
tion de cet orgueilleux Prussien pour modifier ma ligne de
conduite sur ses incartades. En me réprimant moi-même, je
lui ai fait voir un vaincu qui s'assure dans la conscience
de sa supériorité et qui demeure non conquis. Cet Allemand
voulait m'humilier, il m'a enorgueilli.

"Je m'éloignai avec une prodigieuse connaissance de ma
plénitude et de ma domination sur moi-même. Depuis trente-
trois ans, pas une goutte de sang de mes pères n'avait été
germanisé. Sous cet assaut bestial je me connus, plus sûr-
ement que dans aucune minute de ma vie, fils de l'Alsace et
de la France.

"Mes talons résonnaient à réveiller tout un régiment,
quand je montai les deux étages pour gagner l'appartement
que le gigantesque maréchal des logis chef occupait avec sa
femme. Je les trouvai en pleurs; il me dit que leur unique
enfant, une petite fille de trois ans, venait de mourir.

Le pauvre géant ne pensait plus à prendre l'attitude militaire. Je lui serrai la main, et, en gagnant l'hôtel de la " Ville de Bâle ", je fis un détour pour commander une couronne.

"Mes camarades avaient commencé leur déjeuner. Je dis la cause de mon retard. Ils n'en revenaient pas.

-- Une couronne? Mais pourquoi faire? Vous quittez le service aujourd'hui.

"Le lendemain le maréchal a fait irruption à ma chambre. Il m'a pris les deux mains et il sanglotait. Je crois qu'il aurait voulu m'embrasser.

-- Vous êtes vraiment un grand coeur, Monsieur Ehrmann. Au moment où je ne peux plus vous servir de rien! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres.

"Il m'a traité de Français! C'est le dernier mot que j'ai entendu de cette caserne et l'un de ceux qui, de ma vie, m'aura le plus donné de plaisir."¹

Ainsi M. Barrès finit l'histoire du jeune Ehrmann à la caserne allemande. Alors, dans la conclusion du livre il posa la question "Sur quoi étayer la France en Alsace-Lorraine?" Et il lui répond lui-même: "C'est un problème que M. Ehrmann résout en agissant. . . ." Il ne place pas la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'un préfet français administre

¹Au Service de l'Allemagne, pp. 116-122.

l'Alsace, ni dans le fait qu'un régiment français occupe la caserne de la place d'Austerlitz, ni dans le fait que les manufactures de Mulhouse écoulent leurs produits sur Paris. Ce sont là des faits politiques, militaires, économiques, que l'accident de 1870 a pu modifier, mais cet effroyable accident n'empêche pas M. Ehrmann de sentir en lui-même une délicatesse fière qui est l'honneur à la française, une politesse de moeurs qui est la moralité proprement française, et tout cela si fort mêlé au sang que, s'il se penche sur son coeur, il entend tout au fond: " Mieux vaut ne pas vivre que de vivre une vie où soient contrariées les tendances de mon âme ".¹

"On posait à faux la question, quand on demandait s'il convient qu'un Alsacien-Lorrain quitte ou non sa petite patrie. Une partie demeurait, une autre s'exilait; mais il était à redouter que, faute d'une juste vue du problème, ces deux résolutions demeurassent également infécondes. M. Ehrmann nous engage à nous tenir à notre véritable nature. Il nous prêche d'exemple qu'il faut retourner à notre vérité d'Alsaciens, formés héréditairement sous les mêmes influences et du même mouvement que la France

"Préférer la France et servir l'Allemagne, cela semblait malsain, dissolvant, une vraie ruine intérieure, un profond avilissement. Les plus sages pensaient que cette contradiction engendrerait le machinisme, l'hypocrisie et

¹Au Service de l'Allemagne, p. 226.

tous les défauts de l'esclavage; mais M. Ehrmann se place d'une telle manière qu'une nouvelle vertu alsacienne apparaîtrait sous notre regard. . . ."¹

"La besogne, modestement accompli par M. Ehrmann à la vieille caserne d'artillerie de la place d'Austerlitz, c'est celle des légionnaires de Rome sur le Rhin et d'Odile à la Hohenburg. Il est une garde avancée, on disait autrefois une garde folle, de la latinité, un défenseur de nos bastions de l'Est. Au service de l'Allemagne, comme il eût été, jadis, au service de la France, il est le traditionnel héros alsacien.

"Un héros! non point ce qu'on nomme ainsi dans une médiocre littérature, mais un homme plein de sa terre et de sa race, qui par sa libre volonté, au prix de joyeux sacrifices, se range dans sa prédestination."²

Telle est la thèse de M. Barrès qu'il développa dès le mois de décembre 1889 quand il faisait à Paris une conférence où il exposait ce qu'il appelait les Scènes et Doctrines du Nationalisme "une nouvelle position du problème alsacien-lorrain".³ Il trouva une solution du problème contraire à celle de M. Bazin exposée dans les Oberlé, et M. Barrès raconta la vie du jeune Ehrmann à la caserne allemande comme défense de sa

¹ Au Service de l'Allemagne, p. 227.

² Ibid., p. 229.

³ Témoignage de Pierre de Quirielle, Nouvelles Annexés, p. 285.

doctrine: il ne fallait pas émigrer.

Dans Colette Baudoche M. Barrès proposa le cas d'une jeune fille confrontée par les problèmes d'une vaincue. Dans Au Service de l'Allemagne il dépeint la vie affreuse d'un Alsacien dans le service militaire allemand, et dans le second livre du série les Bastions de l'Est il traite les relations sociales entre les vaincus et les Allemands.

IV

Colette Baudoche fut la soeur de l'Alsacien Ehrmann dans leur pays captif. Ehrmann, jeune homme, subit le service militaire par amour de l'Alsace: Colette, jeune Messine subit l'épreuve de sa fidélité par les relations rigoureuses entre les vaincus et les immigrés à Metz.

M. Barrès lui-même écrivit de ce livre:

"j'ai voulu décrire les sentiments des récentes générations d'Alsace, de Lorraine et de Metz à l'égard des vainqueurs. J'admire en elles ce que me paraît le signe d'une humanité supérieure: la volonté de ne pas subir, la volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur. Ces captifs et ces captives continuent d'ajouter au capital cornélien de la France. J'ai tenté d'incorporer à notre littérature les grands exemples de constance et de fierté qu'ils fournissent chaque jour, là-bas, afin que leur vertu continue de s'exercer au milieu de nous."¹

Madame Baudoche et sa petite-fille, Colette, furent parmi les vaincues qui virent une société allemande superposée à la vie profonde du pays mais ces deux sociétés n'avaient ensemble que les contacts indispensables ou inévitables; après un

¹Colette Baudoche, Dédicace, p. vi.

demi-siècle d'annexion elles ne se confondaient pas.

Madame Baudoché et Colette vivaient d'une rente de douze cents francs que leur faisait une famille messine, émigrée à Paris. A cette pension, les dames Baudoché joignaient le mince produit de quelques travaux de couture et pour tirer parti de leur appartement, qu'elles ne se décidaient pas à quitter, elles venaient de meubler et de mettre en location les deux meilleures chambres. Mais depuis six mois, personne ne s'était présenté. Alors, M. Frédéric Asmus, professeur au collège à Metz se présenta et Madame Baudoché le prit comme locataire bien qu'elle souffre un peu d'humiliation de céder une partie de l'appartement à un Prussien. Cependant, elle fit des calculs: le Prussien donnerait six cents marks qui payeraient tout le loyer et laisseraient encore une bénéfice de cent marks pour la dot de Colette. La vieille femme ne se lassait pas de reprendre un rêve, toujours le même, au bout duquel il y avait un mariage pour sa petite-fille avec quelque honnête Messin, et le jeune ménage occupant auprès d'elle les fameuses chambres du quai.

Bien qu'elles soient heureuses d'avoir les six cents marks du professeur, Madame Baudoché et Colette s'accordaient qu'il était un animal de la grosse espèce. Tandis qu'elles prenaient des précautions pour ne pas gêner son travail, lui, entre à onze heures et à minuit, il rentrait sans savoir qu'il faisait claquer les trois portes de la rue, de l'appartement, et de sa chambre. Les services qu'il désirait il avait énumérés

comme les articles d'un règlement. A midi, il mangeait au restaurant avec ses collègues; le soir ces dames lui procuraient de la charcuterie, du thé, ou de la bière; chaque matin, à sept heures, Madame Baudoche devait lui apporter son café au lait dans sa chambre. Le troisième jour il lui dit:

-- Madame Baudoche, je vous ferai observer que vous êtes en retard de quatre minutes.

Quand M. Asmus croisa quelques paysans dans les rues et les entendit causer en français, il fut bien étonné. Ses collègues lui dirent:

-- Ces gens-là! Ils apprennent l'Allemand à l'école, puis ils vont au régiment; eh bien! rentrés chez eux, ils se mettent à parler leur patois français.¹

Ils ajoutèrent à cette explication des propos violents contre les indigènes, et l'on voyait que le traité de Francfort ne put pas mettre fin à la guerre dans le pays messin.

Ces professeurs étaient tous venus en Lorraine avec l'idée d'y trouver un peuple satisfait de la conquête et ils ressentaient une sourde irritation de se voir évités par les vaincus.

M. Asmus ne demandait qu'à s'enorgueillir avec ses compagnons de la victoire de leurs pères, mais il se préoccupait surtout d'en tirer parti, et quand un pangermaniste cherchait le meilleur moyen d'empêcher les Lorrains de parler leur langue,

¹Colette Baudoche, p. 49.

il aurait trouvé plus intéressant qu'on lui dit de quelle manière il pourrait les fréquenter et perfectionner son français.

M. Asmus trouvait pittoresque, amusant, d'être enveloppé d'images françaises, comme d'avoir les oreilles battues des mots français. Il attendait un grand profit de cette atmosphère si nouvelle. Il écoutait sans impatience, à travers la cloison, le bruit régulier de la machine à coudre des dames Baudoche, et multipliait les occasions de frapper à leur porte, de leur demander un objet, un petit service.

"Qu'il est indiscret! pensait la vieille dame.

"Mais elle mettait son amour-propre de ménagère à ce qu'il ne manquât de rien, cependant que la jeune Colette disait avec bonne grâce les bonjours et les bonsoirs classiques.

"Cette urbanité trompait M. Asmus qui n'était pas né pour comprendre les nuances. Avec sa bonne nature un peu épaisse, mal dégrossie, il appartenait à cette espèce de fâcheux qui croient que la franchise et la cordialité ont tous les droits. Peut-être aussi jugeait-il qu'un professeur honore une loueuse de garni, s'il veut créer avec elle une honnête familiarité."¹

A la fin du mois, en réglant son premier terme, M. Asmus demanda à Madame Baudoche s'il ne pouvait pas, de temps à autre, après le souper, venir faire un bout de causerie. La

¹ Colette Baudoche, pp. 64,65.

logeuse craignit que si elle repoussait ce désir, l'Allemand n'émigrât dans les quartiers neufs, et le seize octobre vers huit heures du soir M. Asmus, au lieu d'aller à la brasserie passa dans la salle à manger de ces dames, qui avaient terminé leur repas et mis en ordre leur ménage.

La conversation fut d'abord difficile mais après quelques tâtonnements, Metz leur fut un thème inépuisable de causeries. Le professeur admirait les quartiers neufs, tout autour de la gare.

Colette lui demandait pourquoi on mit les tuiles vertes sur la gare et Madame Baudoché disait que c'était malheureux d'avoir dépensé tant d'argent pour gâter l'Esplanade.

"Des fontaines où l'on voit les grenouilles, debout sur leur pattes de derrière, qui dansent en buvant des chopes! Passe encore dans une brasserie mais sur un monument public! Cela manque de dignité. Et l'écusson de Metz! Vous le faites tenir par les crapauds! La belle innovation!"¹

Ces dames répétaient des plaisanteries qu'elles avaient lues dans leur journal mais sous ces arguments empruntés il y avait tout leur sensibilité. Espacées de cinquante ans sur une même tradition la grand'mère et la petite-fille resonnaient des mêmes chocs. Ce qu'elles sentaient très bien et ne savaient pas dire, M. Barrès a dit que c'était à peu près ceci:

"Vous anéantissez des aspects qui sont liés à toutes

¹Colette Baudoché, p. 73.

nos vénération. Vous coupez les arbres et comblez les puits de notre Lorraine morale. Et les formes que vous construisez, nous n'y avons pas de place."¹

Ainsi Frédéric Asmus commençait à sentir de l'amour pour la vieille cité de Metz et quand les dames Baudoché lui parlaient n'étaient plus seulement des leçons de grammaire et d'accent qu'il recevait mais des principes de civilisation.

Par une riposte instinctive et pour donner une haute idée de ces compatriotes M. Asmus, à certains soirs, tirait de sa poche une lettre de sa fiancée, dont il lisait les plus beaux passages, généralement philosophiques.

-- Comme elle est instruite! disait Colette.²

M. Asmus offrit à la jeune fille de lui prêter des livres.

-- Je ne sais guère l'allemand, disait-elle.³

Puis il proposa d'emprunter des livres français à son collège, où l'on avait tous les grands classiques.

Mais Madame Baudoché, pleine de pitié pour cet Allemand qui voulait apprendre quelque chose de français aux Messines, alla chercher dans une armoire à glace plusieurs années de l'Austrasie, une ancienne revue qui, pendant près d'un siècle, groupa l'élite de la province.

¹Colette Baudoché, p. 74.

²Ibid., p. 85.

³Ibid., p. 86.

-- On peut apprendre là dedans, dit-elle, tout ce qu'il y a de beau dans les pays.¹

M. Asmus prit l'habitude de lire à haute voix les articles de l'Austrasie. Les deux dames continuaient à coudre et le reprenaient, s'il avait trop mal prononcé.

Un jour ils tombèrent sur un passage où l'on racontait qu'à l'époque d'Henri l'Oiseleur, Metz avait subi une attraction à l'Allemagne.

-- Vous voyez, mademoiselle, que vous avez été Allemande une fois, fit le professeur avec une malice bonhomme.

"Il déclara ne pouvoir comprendre que des gens raisonnables perdissent leurs temps à s'obstiner contre le fait accompli. Pourquoi boudier une nation où ils avaient occupé une belle place? Où était le déshonneur de penser aujourd'hui comme leurs aïeux avaient pensé?

"Colette, toute rouge, répondit:

-- Je ne sais pas ce qu'ont pensé, il y a mille ans, les gens de Metz, mais je sais bien que je ne peux pas être une Allemande.

"Un geste de sa grand'mère essaya vainement de l'arrêter. La jeune fille poursuivit:

-- Nous ne consultations que notre cœur. Et vous, Monsieur Asmus, quand vous avez choisi votre fiancée, avez-vous consulté vos livres d'histoire?

¹Colette Baudouche, p. 86.

"Le professeur examine, pèse cet argument. Sitôt qu'il réfléchit, il s'affale, arrondit son dos, en même temps que son regard, devenu extrêmement froid, exprime une formidable ténacité intérieure. Colette, qui craint de l'avoir blessé, accorde une concession:

-- Ah! si tous vos compatriotes étaient justes comme vous. . . .

"M. Asmus est séduit, dérouté par cette gentillesse d'âme. Eh quoi! une culture qui ne doit rien aux livres! M. le professeur n'avait jamais rencontré que des citernes, et maintenant il voit jaillir une source."¹

Il devint tellement pénétré de leur culture que quand arriva l'ordonnance du Président de la Lorraine de supprimer l'enseignement du français dans les écoles de quatre villages, M. Asmus soutint que détruire la langue française en Lorraine était bel et bien--"détruire des intelligences."

Sa fiancée, bonne Allemande qu'elle fut, lui reprochait ses expansions lorraines. "Rappelle-toi, Fritz, lui écrit-elle, comme ton père et le mien parlaient des Français, et toujours se trouvaient d'accord pour voir en eux les ennemis héréditaires de notre race."²

Mais le jeune homme était soutenu par le sentiment que, depuis quelques mois, il se haussait à un degré supérieur de civilisation et qu'à ce perfectionnement il ne pourrait pas y

¹Colette Baudouche, pp. 91, 92.

²Ibid., p. 160.

faire obstacle. Cette vue de converti entretenait dans son coeur un attendrissement et même une émotion de reconnaissance qu'il reportait sur les petits Messins du collège. Sa conciliation aux vues des Lorrains dans sa classe le firent appelé chez le directeur du collège qui lui rappela que son rôle d'un bon Allemand en Lorraine était de faire son métier et d'amener au germanisme les jeunes cervelles lorraines.

Cependant, M. Asmus persista dans son sentiment pour les Lorrains et avant de prendre congé des dames Baudoché pour aller en vacances, il demanda la main de Colette.

Il partit laissant la jeune fille un mois pour réfléchir et se décider; Colette durant ce mois d'août ne cessa pas de résonner aux paroles de l'absent. La grand'mère éprouvait avec chagrin son impuissance de se faire utile à sa petite fille. Elle épuisa, dès le premier moment, tout ce qu'elle savait lui dire pour ou contre ce mariage, et ne sortait plus guère d'un "c'est bien dommage qu'il soit Allemand!"

Pendant ce mois, chaque année, les dames de Metz demandaient aux jeunes filles de composer les guirlandes pour décorer la cathédrale à l'occasion de la messe commémorative des soldats morts pendant le siège. Colette recevait des papiers, d'argent, des fleurs, des perles, de la gaze et elle se mit à la tâche avec zèle. Mais durant son travail, souvent son coeur fut prêt à crever parce qu'elle fut commandée par la nature la plus saine à épouser M. Asmus; mais au même temps elle fut si désireuse d'agir au mieux de l'honneur selon sa conscience

messine.

M. Barrès décrit nettement sa pensée et ses émotions pendant ces jours d'indécision.

"Elle se rend compte que, dès qu'elle a vu M. Asmus, elle l'a nommé dans son coeur un garçon bon et loyal et qu'elle n'avait ajourné d'en convenir que pour des causes étrangères à son instinct. L'appartement qui avait pris du professeur quelque chose de sonore et de plein, paraît aujourd'hui plus humble, en pénitence et veuf. Elle songe comme avec passion, à la clarté de la lampe, le soir le jeune homme l'a, une seconde, tenue dans ses bras, et comme, le matin, avec loyauté, il lui a dit son désir qu'elle devînt pour la vie sa femme. Mais là, quelque chose l'embarrasse, un obstacle sensible à sa raison.

"Elle voit son roman dominé, tout comme un amour de tragédie, par la politique. Et au lieu de se demander bonnement, simplement: "Seraï-je heureuse avec Frédéric?" il faut que cette petite logeuse du quai Félix-Maréchal, tout en découpant la gaze et le papier, recherche où se trouve sa place et s'il est plus honnête pour une Messine, de conquérir un Prussien aux idées françaises ou de le rejeter aux Gretchen.

"Colette Baudoché est une petite Française de la lignée cornélienne qui, pour aimer, se décide sur le jugement de l'esprit. Elle délibère, elle s'émeut à l'idée que son mariage pourrait la détourner de son véritable honneur.

"L'honneur elle le sent plus qu'elle ne le connaît, mais elle en a un signe certain, l'estime des dames de Metz.

"Les Dames de Metz sont une dizaine de personnes, la plupart assez vieilles pour avoir vu le siège. Elles ont soigné nos soldats et construit pour nos morts le monument funèbre de Chambières. Elles l'entretiennent et, chaque année, au début de septembre, un matin y vont suspendre des couronnes. . . . Elles remplissent une fonction publique, exercent une autorité morale et maintiennent l'ordre de sentiments sur lequel veut se régler toute véritable Messine.

"A la veille de livrer ses guirlandes, la pauvre Colette se sent le coeur gros de songer que les Dames de Metz pourraient ne pas saluer Madame Frédéric Asmus."¹

M. Asmus allait revenir, et la jeune fille toujours irrésolue, attendait un appui de la messe des soldats du siège. Cette cérémonie, qui, jusqu'à cette heure, n'avait rien perdu de son prestige, assombrit et ennoblit chaque année l'approche de l'automne à Metz.

Les dames Baudoche mettaient leurs vêtements de deuil quand M. Asmus se présenta, vingt-quatre heures plus tôt qu'il n'était attendu. Cela voulait dire qu'il n'entendait gêner aucun des souvenirs de ces dames, et que, si Colette devenait sa

¹Colette Baudoche, pp. 233-235.

femme, toute la Lorraine s'incorporerait à leur vie de famille.

Sa présence gêna les deux femmes, autant que son intention les toucha. Cependant elles ne firent paraître que leur gratitude; et tous les trois, ils gagnèrent l'escalier de la Cathédrale.

Les deux femmes, suivies d'Asmus, allèrent s'asseoir au bas de l'immense nef toute tendue de noir. Quinze cents personnes répondirent à l'appel: des hommes de toutes les conditions et même quelques juifs menés par le sentiment le plus respectable; des femmes en deuil; beaucoup d'enfants, pauvres ou riches: tout l'excellent, tout l'âme de Metz prête à se laisser soulever.

"Ces Messins croient assister à la Messe de leur civilisation. Ils forment une communauté, liée par ses souvenirs et par ses plaintes, et chacun d'eux sent qu'il s'augmente de l'agrandissement de tous. . . . Avec quelle vénération tous s'inclinent devant les Dames de Metz, qui sollicitent et tendent une bourse au large ruban noir pour l'entretien des tombes! La cathédrale est pleine des émotions les plus vraies, sans rien de théâtral."¹

Dans cette atmosphère plein d'émotion la jeune Colette vit sa voie. Pendant un mois elle s'était demandée: "Après trente-cinq ans, est-il excusable d'épouser un Allemand?" Mais ce jour-là elle vit bien que le temps écoulé n'avait pas fait

¹Colette Baudouche, pp. 250-251.

une excuse, et que les trente-cinq ans n'étaient qu'un trop long délai pour les héros qui attendaient une réparation. Osera-t-elle les décevoir, leur faire injure, les renier? Elle aperçoit qu'entre elle et M. Asmus ce n'est pas une question personnelle, mais une question française. Elle se sent chargée d'une grande dignité, soulevée vers quelque chose de plus vaste, de plus haut et de plus constant que sa modeste personne.

"Elle quitte l'église avec légèreté, entraînant sa grand'mère et le professeur et hors du seuil, au milieu de l'assemblée qui s'écoule, toute impatiente de se déclarer, elle se tourne vers le jeune Allemand:

-- M. le docteur, je ne peux pas vous épouser. Je vous estime, je vous garderai une grande amitié, je vous remercie pour le bien que vous pensez de nous. Ne m'en veuillez pas."¹

Cette histoire de la jeune Lorraine montre nettement l'attitude de M. Barrès sur les relations sociales entre les vaincus et les Allemands. Il proposa que les gens de l'Alsace-Lorraine tous devaient suivre l'action du jeune Alsacien Ehrmann et de la jeune Messine, Colette Baudoché, soit les problèmes du service militairesoit les problèmes de la société qui s'élevèrent pour éprouver leur fidélité à la France pendant la germanisation du pays.

¹Colette Baudoché, p. 255.

Un autre livre traitant les relations sociales, les Exilés, de Paul Acker décrit les expériences d'un jeune Alsacien, Claud Héring, à Paris. Il ne sut plus rien de l'Alsace et se décida à passer ses grandes vacances en Alsace. Là, ce jeune homme rencontra un vieux Alsacien qui lui expliqua l'attitude des vieux du pays sur l'état du peuple.

--"Les vieux Alsaciens, qui ont connu l'Alsace française, ne supportent pas de la revoir allemande. Quand j'en suis parti, en 71, j'espérais qu'avant peu d'années les Français la reconquerraient. . . et alors, toute de suite, j'y serais retourné--et avec quel bonheur! Toute ma vie s'est écoulée dans cette attente. . . . Je suis vieux maintenant, et j'ai fini d'espérer. . . . Si douce que soit la France, si fort que je la chérisse, je me compare toujours à un exilé. . . . Nous autres, en effet, dont la petite patrie subit le joug de l'étranger, nous sommes, loin d'elle, des exilés."¹

Cette idée de l'isolement de l'Alsacien, est constatée dans les paroles d'un jeune Alsacien, Georges Reusch qui dit:

-- L'Alsacien où qu'il soit, est toujours, depuis la

¹Paul Acker, les Exilés, p. 26. Paris: 1911.

guerre, un exilé. S'il vit en France, il y est en exil de sa petite patrie: s'il vit en Alsace, il y est en exil de la grande patrie; nous sommes toujours des exilés."¹

Leur nouvelle amitié bien établie, Georges et Claude, qui habitaient si longtemps la France, discutaient souvent la question alsacienne. Un jour Georges Reusch raconta des expériences de sa jeunesse où s'élevèrent les difficultés de la vie d'un Alsacien dont le père rallia. Georges ne blâma pas son père mais il explique nettement les difficultés qui se posaient dans sa vie comme le résultat de la manifestation de son père:

-- Il y avait les justes raisons qui dictent la conduite de mon père; il avait vu plus loin que la minute présente. Mais, quoi qu'il en soit, j'ai, dès l'annexion, pour tout Colmar, été marqué d'une sorte d'infamie. Quand on parle de moi, on ne m'appelait pas Georges Reusch, mais seulement le fils du renégat. Encore aujourd'hui, de vieux Alsaciens m'envoient des lettres et des cartes postales anonymes qui m'injurient ainsi. Enfant, dans ma ville natale, je n'étais plus odieux que l'ennemi; j'étais moi-même un traître, parce qu'une accusation de trahison déshonorait mon père. J'ai vécu une jeunesse solitaire, presque sans amis, sans camarades, et pourtant, plus je grandissais, plus je me sentais Français.

"Que pouvais-je faire? Les Alsaciens ne me

¹ Les Exilés, p. 102.

repoussaient, même pas, ils m'ignoraient. Je me suis rejeté éperdument vers les Allemands. Puis que ceux-là uniquement m'ouvraient leur bras, eh bien! j'abandonnerais l'Alsace et les Alsaciens, je serais un Allemand, un bon Allemand, un vrai Allemand. Je suis allé à Leipzig suivre les cours de droit.

-- Et alors?

-- C'est là que j'ai le plus souffert. Parmi les Allemands qui étaient mes camarades, il y avait, certes de très braves garçons, mais avec les meilleurs, avec les plus intelligents, je ne pouvais pas m'accorder. Plus je les fréquentais, plus j'éprouvais notre différence irréductible dans la manière de sentir, de comprendre, de juger. Tenez, par exemple, ils s'attachent à une conception du devoir que nous autres nous ne pouvons pas admettre: la révolte d'un fonctionnaire qui refuse d'accomplir une besogne vile, alors qu'elle lui est commandée, excède leur entendement: ils ignorent absolument ce qu'est un cas de conscience. Ils n'établissent pas aucune distinction entre une fille-mère qui tue pour voler; les circonstances atténuantes sont, d'après eux, une plaisante invention de la sensiblerie latine."¹

Plus qu'il habitait l'Allemagne, plus Georges Reusch se sentait Français. Après une délibération sérieuse il quitta

¹Les Exilés, pp. 106-109.

l'Allemagne pour aller en France.

-- Alors, un jour je me suis enfui, je n'en pouvais plus; il fallait que je voie la France. Et j'ai franchi la frontière; à l'instant tout m'a été familier; j'étais le jeune provincial qui vient terminer ses études dans la capitale et que tout éblouit sans l'étonner; j'étais chez moi."¹

En France même, M. Reusch ne fut pas content de lui-même. Il avait toujours le sentiment au fond de son coeur, qu'il avait abandonné l'Alsace et qu'elle lui eut besoin. Alors, retourné à l'Alsace et devenu avocat il se trouvait dans son propre milieu et dans le service d'une bonne cause. Il y fit de son mieux pour continuer la guerre contre la germanisation du pays et pour encourager les Alsaciens à rester maître chez eux.

-- Du jour où j'ai saisi que pour durer en tant qu'un peuple nous devons rester uniquement Alsaciens, et que pour rester Alsaciens nous devons conserver intact notre patrimoine intellectuel, moral et artistique, conserver par conséquent jalousement tout l'héritage de la France et sa langue, j'étais sauvé. . . .

" . . . Il ne fallait pas émigrer, il ne fallait pas non plus se confiner dans une protestation passive, mais demeurer, garder le sol, garder les fonctions politiques, garder les places, être, en un mot, quoique sous la

¹Les Exilés, pp. 106-109.

domination étrangère, les maîtres chez nous."¹

M. Reusch se senta le représentatif de l'attitude alsacienne parce que d'autres personnes, comme lui, sans compter un séjour en Allemagne, reconnaissaient la supériorité de la France parce que "le bourgeois, petit ou grand, chérit en France une civilisation supérieure, toujours présente à ses yeux, mêmes dans les rues, par les monuments qu'elle a laissés."²

Les hommes, tel que fut Georges Reusch, qui restèrent en Alsace et luttèrent contre la germanisation du petit pays furent forcés de subir les mêmes expériences que Georges subit pendant sa jeunesse. Ils se donnèrent du courage à continuer la guerre en se souvenant la supériorité de la civilisation française et leur devoir de rester fidèles à cette patrie de leur choix.

¹Les Exilés, p. 111.

²Ibid., p. 118.

VI

Au lieu de soutenir une doctrine d'émigration ou de résistance contre la germanisation, M. Louis Bertrand dépeint, dans Mlle de Jessincourt, la tristesse des gens humbles d'Alsace.

Mlle de Jessincourt menait, avec sa mère, une vie retirée à Amermont, petite ville alsacienne. Après la mort de sa mère, Mlle Louise s'occupait d'amasser de l'argent pour sa nièce, Isabelle. Elle s'associait moins de jour en jour avec les gens d'Amermont. Alors, elle se décida à faire le troisième grand voyage de sa vie. Le premier fut au château d'Hannonville, le deuxième fut à Paris, pour l'Exposition, et le troisième, celui qu'elle entreprennait, était pour s'agenouiller aux tombes des soldats morts dans la guerre franco-prussienne.

Les trois premiers jours elle visita une quarantaine de personnes dans les villages et les "châteaux" des environs. Elle dînait chez les uns, se couchait chez les autres, essuyait bien des yeux en larmes. Le quatrième jour, au soir, elle arriva chez sa cousine Madeleine qui habitait la Huard, à quarante kilomètres d'Amermont.

D'abord, en pénétrant dans cette région qu'elle ne connaissait pas, elle ressentait une impression d'allégrement et

presque de gaieté. Ce canton était moins désolé que cela de la Moselle; il fut relativement épargné par l'envahisseur. On ne s'apercevait de la guerre récente qu'à la plus grande quantité de corbeaux qui se posaient dans les branches des peupliers, tout le long de la route. Au claquement du fouet, les lugubres oiseaux s'envolaient par bandes compactes, en poussant leurs rauques croassements. Et ce fut, tout à coup, comme une clameur de déroute, un appel à la curée, dans cette immense plaine qui semble prédestinée à n'être jamais qu'un champ de bataille.

Mlle de Jessincourt et sa cousine Madeleine, suivant le désir exprimé par Mlle Louise, se rendirent au cimetière,

--"un cimetière de l'ancien temps qui formait une étroite terrasse autour de l'église. Elles s'agenouillèrent au bord de la sépulture de famille. Et puis, comme il n'y eut rien d'autre à voir dans le pays, elles firent le tour du cimetière. Les tombes disparaissaient sous un foisonnement invraisemblable d'orties, à croire qu'on les entretenait à dessein, pour protéger les défunts contre les curiosités profanes des vivants. Tandis que Madeleine signalait les épitaphes, à demi rongées par la mousse, de la famille, Louise écartait les orties de ses mains gantées.

Tout d'un coup elle reprima un petit cri d'effroi. Des crânes et des tibias luisaient sur des planches, au fond d'un réduit obscur creusé entre deux piliers, dans un renforcement de l'abside.

"C'est le charnier" dit tranquillement Madeleine.

"Le cimetière, trop reserré fut gorgé de squelettes. Partout, la terre croquait sous la poussées des morts. Mlle Louise s'aperçut seulement qu'elle foulait, à chaque pas, des détritits mortuaires. A mesure qu'on les déterrait pour faire de la place aux nouveaux cadavres, on entassait les ossements anciens sur les clavures terreuses du charnier. Transpercé de clous énormes, un crucifié saignant dominait l'ossuaire.

Des dindons piaulaient parmi les orties. Dans la charpente du clocher on entendait battre le tic toc de l'horloge. Le grand soleil de midi tombait en nappes de clarté sur les pierres blanches des tombes.

Mlle de Jessincourt était ivre de tristesse.

Les deux dames revinrent, silencieuses, à la maison. Et pourtant elles avaient tant de choses à se dire! Louise en somme n'était venue que pour cela pour se soulager sa tristesse, en la partageant avec Madeleine. Mais elles ne savaient pas exprimer le secret de leurs âmes--tout ce qui se contractait en elles de douloureux et de frémissant sous les causes apparentes de leurs deuils et de leurs chagrins."¹

Le lendemain, Mlle Louise se retourna à Amermont, déçue de ce voyage, sans le réconfort qu'elle en espéra. En

¹Mlle de Jessincourt, p. 164.

retraversant les champs de la Meuse elle songeait à Madeleine, à ses amis, à elle-même, à toutes les âmes seules, qui se cherchaient à travers la tristesse opprimante, qui tentaient de se rechauffer l'une et l'autre et qui, résignées à leur destin, accompliraient vaillamment leur humble tâche jusqu'au bout, sans que personne n'ait rien deviné de la profondeur de leur tristesse.

Dans ce livre M. Bertrand n'exposa aucune doctrine sur la germanisation de l'Alsace-Lorraine. Il dépeint plutôt, la tristesse de cette dame humble et de ses amies qui virent l'invasion. La profondeur de leurs sentiments fut l'assurance de leur fidélité éternelle à leur patrie.

VII

Dans le livre par M. Benjamin Vallaton, On Changera plutôt le coeur de place nous trouvons de nouveau la forte haine des Alsaciens contre la germanisation de leur petit pays.

Un jeune Suisse-français, Raymond, vint à l'Alsace pour donner des leçons aux fils Bahler. Les soirs au restaurant, il parlait aux camarades; il persistait à chercher autour de lui l'Alsace des romans, l'Alsace qui crie toujours "Vive la France!" Il cherchait l'Alsace des pères maudissant en termes véhéments les filles qui levèrent les yeux sur un bel officier.

L'attitude des conscrits, leurs guirlandes de papier, leurs rubans, leurs chants, la clameur du départ affectèrent péniblement Raymond. Car enfin ces petit-fils des vaincus s'en allaient coiffer le casque à pointe, jurer fidélité à l'empereur, offrir leur jeunesse à l'Empire.

Il en parla à ses camarades de restaurant, le soir après le départ des fonctionnaires.

--"Il est facile de se ficher des gens, fit un des Alsaciens avec une sourde colère. Moi, aussi, j'ai servi l'Allemagne. Et je suis sergent. Il n'y a que trois solutions: partir et livrer le pays, casser son fusil et pourrir en prison, se soumettre et coiffer le casque. . . . Je dis se soumettre. . . . Ça ne signifie pas accepter.

-- Je crois qu'en Suisse nous aurions mieux tenu, assura Raymond avec une naïve fierté.

-- On vera ça quand vous y passerez! riposta un des jeunes gens qui parlait avec le plus d'accent. Vous ne connaissez pas l'Alsacien! Il déteste les gestes et les discours. Il garde. Il cache. Il ne montre pas ses racines à tout le monde. Il est Alsacien, quoi! Ils ont tué mon grand-père à Sedan. Et moi, je sers l'Allemagne. Cela n'empêche pas qu'ils ont tué mon grand-père. Seulement il est inutile que je l'écrive à la craie sur les portes. Je le sais. Ça suffit. Ça se paie dans les grandes occasions."¹

Cette conversation au restaurant, le lendemain du départ des conscrits, précisa pour Raymond les sentiments des jeunes Alsaciens. Ensuite il interrogea le père Weiss sur le même sujet pour apprendre l'avis d'un vieux. Le père Weiss répondit:

"Ne pensez surtout pas que je suis assez bête pour manger de l'Allemand par principe. Je sais leurs qualités. Les Allemands? travailleurs, disciplinés, ténaces. Si la force est le dernier mot de tout, ils sont même un très grand peuple. Seulement, à nous Alsaciens, l'impartialité est défendue, oui défendue! Nous ne devons savoir qu'une chose: ils nous ont pris notre pays, ils le piétinent, ils s'imposent par la force du poing. Naïfs comme tous ceux

¹On Changera plutôt le coeur de place, p. 48.

que gonflent l'orgueil, ils s'imaginent qu'ils nous mèneront en laisse de la fraternité à la féodalité. Si nous consentions, nous serions des lâches, les plus méprisables de tous les lâches; nous reconnaitrions tacitement qu'un peuple est un troupeau que le maître, à coup de fouet, conduit où il veut. . . .

Ah, on nous construit des gares, des postes, des écoles, et on crie à l'ingratitude parce que notre âme n'est pas à vendre! Et on fronce le sourcil, et on brandit la cravache! Mener l'Alsacien à la cravache! Alsacien, vous entendez, l'Alsacien! . . . Nous, les fils des villes libres, nous qui étions du pays qui a fait la Révolution, nous qui avons vécu, sabre en main, l'épopée de Napoléon, nous qui fûmes à Sébastopol, à Solferino. . . la cravache!"¹

Alors, pour compléter sa connaissance des sentiments des Alsaciens sur la question de l'avenir de leur pays, Raymond interrogea Suzanne Weiss:

-- Vous ne pensez pas quitter l'Alsace?

-- Moi . . . Certes, pas. Je suis prête à faire une carrière de vieille fille à Fridensbach. Je serai un peu la tante d'une masse de braves gens. Comme Pénélope, je détruirai chaque soir, fil à fil, la toile ourdie pendant le jour par les Kummel de l'avenir. C'est précieux une vieille

¹On Changera plutôt le coeur de place, p. 73.

fille qui sait ce qu'elle veut! On la regarde passer avec son cabas brodé. On ne s'en méfie pas. Et elle en profite!"¹

Ces conversations dans le livre de M. Vallaton montrent le désir de la part des Alsaciens d'arrêter court les efforts des Allemands à germaniser l'Alsace. Même dans les petites concessions forcées par les autorités ils ne pavoissèrent jamais en coeur.

¹On Changera plutôt le coeur de place, p. 138.

VIII

M. Emile Hinzelin suivit la même idée que celle de M. Valloton quand il écrivit L'Alsace sous le joug. Il donna des chiffres démontrant la vaste expatriation de 1871 à 1875. Il dit qu'il y eut 81,000 jeunes hommes qui s'expatrièrent pendant cette période pour ne pas être soldats allemands.¹

Puis, entre 1900 et 1910, plus de vingt deux mille Alsaciens-Lorrains acquiescèrent volontairement à la qualité de Français. Ce fut un moyen annuel de 1,700.

M. Hinzelin continua, avec une note de triomphe, qu'en parcourant l'Alsace-Lorraine on pouvait constater que la tradition française non seulement s'y conservait mais s'y accentuait. On traita les Allemands comme on les traita le jour où ils entrèrent à l'accompagnement de leurs fifres. On ne pouvait changer la nationalité d'un peuple qu'en lui proposant un idéal supérieur.

"L'idéal français, c'est la liberté, la solidarité, l'équité, le progrès sous toutes ses formes. Quel est l'idéal allemand? En politique, le respect de la force; en art, une pédantesque restauration du moyen âge. N'est-ce pas le

¹L'Alsace sous le joug, p. 73.

contraire d'un idéal?"¹

M. Hinzelin conclut en constatant que l'Alsace-Lorraine demeurerait profondément français parce que tout ce que la France eut de mieux s'en racina à jamais dans leur âme. L'Allemagne ne pourrait pas réussir à germaniser un pays tellement rempli de fidélité à la patrie.

Cette même note de triomphe domina les sentiments de M. Delabays en écrivant Qu'elle vive! L'Alsace française. Là il expliqua les trois périodes que l'âme alsacienne connut depuis l'an 1870. La première fut celle du désarroi où l'on protesta; puis celle de l'hésitation où l'on s'abandonna. La troisième fut celle du calme où l'on se ressaisit. Or, en se ressaisissant la jeune génération se trouve aussi française que les générations précédentes. Cette jeune génération alsacienne fit son service militaire en Allemagne. Elle porta le casque à pointe. Sa front en garde une ride, presque un cicatrice. Mais, dit M. Delabays, elle réfléchit, elle compara, elle jugea et elle dit:

"En Alsace-Lorraine, on parle français plus couramment qu'avant la guerre. On parle français, on pense français. En un mot, on est Français d'esprit, de coeur."²

Pour encourager un sentiment réciproque de fidélité de la part des jeunes Français, M. J. J. Waltz, sous le nom de

¹L'Alsace sous le joug, p. 173.

²Qu'elle vive! L'Alsace française, p. 71.

Hansi, écrivit des livres sur la vie alsacienne. Le plus connu est Mon Village, où il décrit la vie des jeunes gens de l'Alsace, leur enthousiasme pour les choses françaises et leur joie en allant à Nancy pour participer à la fête du quatorze juillet. Même où les coutumes souffrirent de l'influence allemande, les coeurs restèrent français:

"Si le costume traditionnel ne s'est pas conservé partout, nulle part l'âme n'a changé. Dans tout l'Alsace vous trouverez des enfants heureux de jouer au soldat français, de fiers l'échine et de vieux braves tout glorieux d'avoir servi la France."¹

Hansi prouva la difficulté d'apprendre le français en racontant le destin du père Vetter qui avant la guerre enseignait le français aux mamans et aux papas des petits Alsaciens dont il décrivait la vie. Après la guerre quand un enfant refusa de subir le joug allemand et désira à s'en aller en France, le père Vetter lui apprit les mots les plus utiles et à l'aide d'une vieille grammaire essaya de lui faire comprendre toute la beauté de la langue française. Mais le gouvernement allemand lui servit le même destin qu'il servit aux autres professeurs français. Les autorités le trouvèrent trop vieux et envoyèrent un jeune Allemand pour l'aider et enfin pour le remplacer.

Hansi expliqua la forte fidélité des Alsaciens que les

¹Mon Village, p. 1.

Allemands ne purent pas rompre.

"Les gens de mon village aiment le silence, et l'on dirait que les voix de jadis, les voix de douleur et de colère se sont tuées. Oui, c'est entendu, il n'y a plus de protestaires en Alsace; les journaux allemands nous le répètent assez. Et l'on sait bien que si, par aventure, un des nôtres n'est pas content, l'agent du fisc, le procureur et le gendarme sont là pour lui fermer la bouche. Oui, notre pays se tait; mais les dernières paroles qu'il a dites quand sa voix était libre encore, il ne les a jamais reniées. Dans la rue tranquille de mon village, au rythme du pas resté fier des trois vétérans, il me semble que j'entends l'écho mêler au son des vieilles cloches les mots du serment de nos pères: nous jurons, tant pour nous que pour nos enfants et leurs descendants, de revendiquer éternellement le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la nation française . . ."¹

En décrivant les fêtes de l'Alsace, Hansi décrivit aussi la fête du quatorze juillet parce que beaucoup d'Alsaciens allaient à Nancy y voir la revue. Ce voyage fut le rêve de chaque petit garçon et un beau souvenir de bien des gens. Ceux qui avaient cette occasion partirent au petit jour et leurs rires sonnèrent dans l'air du matin. Ils rentrèrent quand le gendarme fut déjà couché et la voiture qu'ils prirent à la gare

¹ Mon Village, p. 12.

fut toute pavoisée. Pendant longtemps ils n'en finissaient pas de raconter l'accueil, que l'on leur donna à Nancy, l'entrain des petits soldats de la division de fer; les nombreux Allemands rencontrés là-bas semblaient en avoir la jaunisse et l'on pouffait de rire. Ce fut une grosse dépense et une grande fatigue, ce pèlerinage à Nancy, mais pendant des semaines et des mois on put reconnaître les pèlerins sans peine: leurs yeux rayonnèrent d'une joie intime et magnifique.

Telle est l'image de la vie alsacienne dépeint par Hansi pour les enfants de la France. Il leur montra des enfants et des vieux fidèles à leur patrie et toujours espérant du relief--le deuil et l'espérance, ce fut l'Alsace de cette époque-là.

Dans Rouge et Blanc nous trouvons de nouveau un écrivain qui soutient une doctrine. M. Betz étudia le cas d'un jeune homme, Jacques Brion, fils d'un médecin Alsacien, qui soumit l'influence d'un jeune Allemand nommé Lanzberg. Lanzberg fut un "nouveau" au lycée de Colmar où Jacques suivait des cours. Au lycée, les Allemands et les Alsaciens pouvaient jouer ou s'entretenir ensemble, échanger des cahiers ou des livres, bref avoir entre eux toutes les relations de classe normales et nécessaires. Mais que ceux-ci ou ceux-là se retrouvassent dans leurs familles, aussitôt ils étaient redevenus si dissemblables qu'ils n'eussent pu sans heurts se rencontrer les uns chez les autres. Malgré donc une apparence d'entente ou de camaraderie dans l'enceinte du lycée, deux camps

subsistaient au sein de la classe de Jacques, et affirmaient l'existence de l'inévitabilité de la question alsacienne. Du camp qui comprenait les Alsaciens, Fritz Spinner fut le capitaine. Jacques s'y rattachait moins par parti pris que par inertie. L'autre camp eut pour noyau le trio Stefan-Schäler-Buck. La description de ces trois jeunes Allemands et leurs caractéristiques comprit une sommation de la race allemande vue par le vieil Alsacien.

"Ces trois Allemands, différents de taille et de physionomie, mais mâtés à coup de canne par la même sévérité paternelle, avaient encore en commun la même haine morgue hautaine à l'égard de leurs inférieurs, le même respect des hiérarchies et, sur leurs crânes rasés, la même casquette plate aux couleurs de la classe, qui les faisait ressembler aux trois collégiens de la vignette du Gute Kamerad. Quant au reste de leurs goûts, de leurs défauts et de leurs vertus, ils se conformaient à une division de travail qui semblait spécialement agencée pour faire des trois réunis un mécanisme complet et comme une âme de bon élève répandue dans plusieurs corps, alors chacun séparément n'était qu'un être désemparé et médiocre: si celui-ci était fort en langues, celui-là l'était en histoire et le troisième en mathématiques. L'un rêvait de la gloire et des conquêtes, l'autre des voyages lointains et de la Marine impériale, le troisième plus modestement des Kommers et de Schmisse.

Fils d'un conseiller à la cour saxone, d'un colonel prussien

et d'un Kreisdirektor bavarois, ils représentaient dans la classe de Jacques la trinité de la puissance allemande établie en Alsace. Spinner d'un part, le trio Stefan d'autre part incarnaient des idées extrêmes; mais entre ces têtes de partis on aurait pu relever toutes les dégradations des deux esprits."¹

Au théâtre, pendant une comédie de Lessing, des Alsaciens interrompirent la représentation par une roulade stridente à laquelle répliquèrent comme un écho les coups de sifflets d'une vingtaine de gamins. Lanzberg vit Spinner et ses camarades, et quand on découvrit les coupables, tout le monde accusèrent Lanzberg. Des étudiants cherchaient des accusations perfides dans le dos du nouveau et une atmosphère de sourde hostilité se formait autour de lui. Le surlendemain, pendant la leçon de gymnastiques, quelques uns des étudiants décidèrent à se venger, mais Jacques avertit Lanzberg et ils devinrent bons camarades.

Après quelques semaines, Jacques fut tellement sous l'influence de l'habile Lanzberg que, pour la première fois, il conçut un doute sur l'exactitude de son père quand le docteur s'enragea contre les Allemands.

Une conversation avec un Juif, Simon, commença à diminuer l'affection de Jacques pour son ami allemand. Le Juif se plaignait de n'être jamais respecté: tout le monde le méprise.

¹Rouge et Blanc, p. 51.

Il voulait que Jacques lui donnât des leçons de français parce qu'il eut envie d'aller en France:

"Ah, si nous étions Français peut-être serait-ce différent. En France ce n'est pas la race, c'est le talent qui compte. Je sens que tout m'attire vers cette liberté. Là-bas peut-être je serais fort: je me moquerais de ces souffrances. Je prouverais à tous ceux qui me dédaignent et me détestent que moi aussi, je puis réaliser de grandes choses."¹

Comme l'année s'écoulait l'amitié entre Jacques et Lanzberg se refroida et se remplaça par une amitié pour l'Alsacien Fritz Spinner. Une ressemblance profonde jumelait leurs existences: l'enfance et les traditions de famille communes, l'origine et la situation sociale semblable; tout cela rapprochait Jacques de Spinner et le séparait de Lanzberg.

Le jour de l'anniversaire de l'Empereur, il y avait une fête au lycée: un buste de l'Empereur dominait la scène au bas de laquelle les professeurs étaient assis. La fête se déroulait lentement au milieu d'un amas de rhétorique lugubre, et se termina par trois Hoch dédiés à sa Majesté. Une indignation sourde grondait en Jacques; il se sentait seul, dans cette assemblée énervée, mais plein d'un mépris insolent et fort, malgré sa solitude. Lorsque le directeur Neise exhala le dernier de ses Hochs, Jacques, les poings crispés au fond de ses poches, opposa le défi glacial de son silence à l'enthousiasme

¹ Rouge et Blanc, p. 141.

de la foule des Allemands qui acclamaient, dressés et fiévreux, le directeur et son Empereur de plâtre.

Le lendemain, Jacques parla avec son père de son avenir. Il se décida à suivre la voie de son père, devenir médecin et se battre toujours contre la germanisation du pays. Jacques commença à accueillir pêle-mêle ce qui lui apportait une odeur de France. Les livres, naturellement, étaient sa source la moins tarissable.

"Un jour il rencontra dans un livre récent un personnage alsacien. Mais l'héroïsme refoulé d'Ehrmann, malgré l'émouvante musique de sa leçon de Sainte Odile ne parvenait pas à lui plaire. Devinait-il que les raisonnements d'Ehrmann étaient ceux d'une époque déjà presque révolue, que l'avenir allait commander à sa génération un langage bien différent? Une année plus tard pourtant il devait se reconcilier avec Ehrmann lorsqu'il eut appris qu'il fallait reconnaître en lui l'admirable homme d'action que fut l'organisateur de Réchésy. . . ."¹

En avril, une troupe d'amateurs devait représenter une pièce d'un auteur régional. Dans cette comédie revenaient plusieurs fois les mots "Vive la France!" Mais la préfecture intervint et fit interdire la représentation. On n'obtint finalement l'autorisation de jouer la pièce qu'à la condition que le mot France serait remplacé par le mot Gloire.

¹Rouge et Blanc, pp. 203-204.

France, Gloire, ces deux mots se confondaient dans le souvenir de Jacques. "Vive la Gloire" murmurait-il parfois pour lui seul, et il souriait ainsi qu'à la pensée d'un secret.

Un autre incident montra l'enthousiasme de Jacques dans son nouvel amour. Son père lui racontait la revue des troupes françaises qu'il avait vue le quatorze juillet il y a longtemps, et il promit à Jacques de l'emmener à Belfort au jour de la revue. Un émoi nouveau secouait Jacques. Il sentait que ses visions des cavalcades, qui approchaient, existaient depuis toujours dans son sang. Son père avait l'habitude de critiquer les imprudences ou les excès de certains Alsaciens disant "Ils voient tricolore." Mais à son tour, sous l'influence des récentes événements, Jacques voyait tricolore.

Au début de la Grande Guerre, Jacques était encore trop jeune pour s'engager; mais quand il devait faire son service militaire, il sentit la mort dans le coeur. Il pensa que son père, le docteur Brion, pourrait, par un certificat, masquer un refus de faire cette préparation militaire. Pourtant, en juillet Jacques fut parmi ceux qu'on réquisitionna du lycée pour des travaux agricoles. Cette fois-ci le docteur intervint, et réussit à faire envoyer Jacques dans l'ancienne ferme des Brion dont un parent continuait d'exploiter.

A son retour, en automne, il trouva que Mme Brion rapportait de la ville un drapeau noir-blanc-rouge. Mais en le voyant le docteur se fâcha, et dans un mouvement de colère l'avait jeté par terre.

-- "C'est bien assez, dit-il, de hisser comme d'habitude le drapeau rouge et blanc.

-- Mais tu sais bien que le drapeau rouge et blanc est de plus en plus mal considéré par les autorités. C'est au su de tous, l'emblème des tièdes, de ceux qui cachent des arrière-pensées et veulent compromettre avec les deux partis. Nous allons mettre à la fenêtre de la salle à manger le grand drapeau rouge et blanc, et à celle de la mansarde le petit drapeau noir-blanc-rouge. Ainsi aux yeux des autorités et de nos relations allemandes nous aurons l'air d'avoir fait un effort en pavoisant aux couleurs allemands. Mais il paraîtra tout naturel que nous n'ayons pas laissé inutilisé notre vieux drapeau rouge et blanc qui, joint à l'autre, n'aura rien de subversif. Au contraire, tous les Alsaciens comprendront fort bien que le drapeau allemand est la petite concession que nous sommes tous contraints de faire aux puissants du jour, alors que notre vieux drapeau alsacien continuera de leur représenter les sentiments profonds, dont nous n'avons rien sacrifié. . . ."¹

La semaine suivante, Jacques reçut des nouvelles de Fritz Spinner. Il venait de passer en France et de s'engager le jour même de ses dix-huit ans. Rien d'autre fut nécessaire pour préciser l'idée déjà surgissant dans le cerveau de Jacques. Quelques jours plus tard, il s'échappa la frontière

¹Rouge et Blanc, p. 236.

et se joignit aux forces françaises.

M. Betz présente un héros plus jeune que Jean Oberlé ou Ehrmann, mais un jeune Alsacien de souche française confronté de la même question: où réside la vraie fidélité à la France, passer la frontière ou rester en Alsace pour garder le sol?

CONCLUSION

Les écrivains qui traitèrent la question alsacienne-lorraine, ne sont pas nombreux, et de ceux-ci il n'y a que très peu qui en trouvèrent une solution. La plupart de ces gens-là se contentèrent de dépeindre la tristesse, le deuil et la fidélité de l'Alsace-Lorraine, et les livres de M. M. Bertrand, Hansi et Delabays se servent comme exemples. M. Bazin soutint l'idée d'émigration et M. Betz évidemment la soutint aussi. Au contraire, M. Barrès soutint la doctrine "il ne fallait pas émigrer." Ainsi on ne peut pas dire où est la vraie solution du problème.

On peut donner deux causes pour la rareté des romans sur ce sujet, et pour le petit nombre d'écrivains qui osèrent en offrir une solution: premièrement, la question fut tellement délicate que personne ne put en écrire qui n'était pas bien instruit au sujet. On risqua à blesser l'âme alsacienne-lorraine, ou l'âme française, ou se combler d'accusations allemandes. Deuxièmement, le sentiment joua un grand rôle dans toute décision soit pour soit contre l'émigration, et ainsi il n'y a pas d'accord dans les solutions du problème.

TABLE DE MATIERES

CHAPITRE	Page
INTRODUCTION	1
I. LA DERNIERE CLASSE	7
II. LES OBERLE	10
III. AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE	31
IV. COLETTE BAUDOCHE	60
V. LES EXILES	73
VI. MLLE DE JESSINCOURT	78
VII. ON CHANGERA PLUTOT LE COEUR DE PLACE	82
VIII. D'AUTRES LIVRES	86
<u>L'Alsace sous le joug</u> <u>Qu'elle vive! L'Alsace française</u> <u>Mon Village</u> <u>Rouge et Blanc</u>	
CONCLUSION	98
BIBLIOGRAPHIE	100

BIBLIOGRAPHIE

- | | |
|---|---|
| Quérard | <u>La littérature française contemporaine.</u> |
| Lanson | <u>Manuel bibliographique.</u> |
| Thieme, H. P. | <u>Guide bibliographique 1800-1906.</u> |
|
Aaron, Lucien
Geo. Delahache, pseud. |
<u>Alsace-Lorraine, la carte au liseré vert.</u> Paris: Hachette, 1911. |
|
_____, _____ |
<u>L'exode.</u> Paris: Hachette, 1914. |
| About, Edmond | <u>Alsace 1871-1872.</u> Paris, 1875. |
| Acker, Paul | <u>Les Exilés.</u> Paris, 1911. |
| Arduin - Dumazet | <u>Les Provinces perdues.</u> Berger-Levrault, 1907. |
| Baldensperger, F. | <u>Contes et récits vosgiens.</u> |
| Barrès, Maurice | <u>Alsace-Lorraine.</u> Sansat C ^{ie} Paris, 1906. |
|
_____, _____ |
<u>Au Service de l'Allemagne.</u> Paris. |
|
_____, _____ |
<u>L'Appel au soldat.</u> Paris, 1900. |
|
_____, _____ |
<u>Colette Baudoche.</u> Paris, 1913. |
|
_____, _____ |
<u>La Colline inspirée.</u> Paris, 1913. |
|
_____, _____ |
<u>Scènes et doctrines de nationalisme.</u> |
| Bazin, René | <u>Les Oberlé.</u> Paris, 1901. |
| Bersaucourt, Albert de | <u>Les Célébrités d'aujourd'hui.</u> |
| Bertrand, Louis | <u>Mlle de Jessincourt.</u> |

Betz, Maurice	<u>Blanc et Rouge.</u>
Bloche, Vidal de la	<u>En France de l'Est.</u>
Blum, Léon	<u>En Lisant.</u> Paris, 1906.
Brun, Charles	<u>Les Littératures provinciales.</u>
Cerf, Barrie	<u>Alsace Since 1870.</u> New York: <u>Macmillan, 1919.</u>
Claretie, G.	<u>Quarante ans après.</u>
Daudet, A.	<u>Contes de lundi.</u>
Delabays, J.	<u>Qu'elle vive!</u> Paris: Jauve et <u>Cie, 1917.</u>
Delahaches, Georges	<u>La Carte au liséré vert.</u>
Duhem, Jules	<u>La Question d'Alsace-Lorraine de</u> <u>1871 à 1914.</u> Paris: F. Alcan, <u>1917.</u>
Duhournau, F.	<u>La Voix intérieure de M. Barrès</u> <u>d'après ses cahiers.</u> Paris: <u>1929.</u>
Duruy, Victor	<u>L'Armée allemande en l'Alsace-</u> <u>Lorraine en 1905 et 1906.</u> Paris: <u>Capelot, 1906.</u>
Eccard, Frédéric	<u>L'Alsace sous la domination al-</u> <u>lemande.</u> Paris: Colin, 1919.
Elstein, G. d'	<u>L'Alsace-Lorraine sous la domi-</u> <u>nation allemande.</u> Paris: <u>Th. Olmer Cie, 1877.</u>
Engeraud, R.	<u>Aux Fontaines de Barrès.</u> Paris: <u>1929.</u>
Faguet, Emile	<u>Propos littéraires.</u> Paris: 1906.
Florent - Matter, Eugène	<u>L'Alsace-Lorraine de nos jours.</u> Paris: Plon-Nourrit, 1909.
Flamant, P.	<u>Au Poteau frontière.</u> Paris: <u>1905.</u>
Giroudoux, Jean	<u>Retour d'Alsace.</u> Paris: Emile <u>frères, 1916.</u>

- Grad, Charles A travers l'Alsace et la Lorraine.
Paris: Hachette, 1889.
- Hallays, André En flânant: à travers l'Alsace.
Paris: 1912.
- Hansi. (J. J. Waltz) Mon Village. Paris: Floury,
1912.
- _____
Prof. Knatschke. Paris: Floury,
1912.
- Heimiveh, Jean Pensons-y et parlons-en. Paris:
Colin, 1891.
- _____, _____
La Question d'Alsace. Paris:
Hachette, 1892.
- _____, _____
Allemagne, France, Alsace-Lor-
raine. Paris: Colin, 1899.
- Hinzelin, Emile En Alsace-Lorraine. Paris: Plon,
1904.
- _____, _____
L'Alsace sous le joug. Paris:
10 ed. 1914.
- Jacquet, René Notre Maître, M. Barrès. Paris:
1900.
- Jacquemen, M. A la frontière de l'Est. Paris:
1894.
- Kaepelin, Rodolphie L'Alsace à travers les âges.
Paris: Fischbacher, 1890.
- Lanzy, Pet G. Récits et légendes d'Alsace-
Lorraine.
- Lavissee, Ernest La Question d'Alsace dans une
âme d'Alsacien. Paris: Colin,
1891.
- Lepelletier, E. Adolphe Aux Pays conquis. Paris:
Michel, 1904.
- Lichtenberger, André Juste Lobel, Alsacien.
- Lichtenberger, F. L'Alsace en deuil. Paris: Sandoz
1873.
- Massi, Henri La Pensée de M. Barrès.

Périodiques.

- | | |
|------------------|---|
| Albert, Henri | <u>La Force française en Alsace</u>
<u>dans la Renaissance latine,</u>
15 october 1903. |
| _____, _____ | <u>Lettres d'Alsace dans le</u>
<u>Journal des Débats</u> 1903-1906. |
| Beaume, Georges | <u>En Alsace dans la Revue Hebdo-</u>
<u>madaire,</u> 18 juillet 1908. |
| Chevally, A. | <u>French Regional Novel</u>
<u>Sat. Rev. Lit.</u> May 3-10, 1930. |
| Cheydleur, F. D. | <u>M. Barrès, author and patriot</u>
<u>North American,</u> March 1926. |
| Duclaux | <u>Life and works of M. Barrès</u>
<u>Quarterly,</u> July 1912. |
| Gosse, Edmond | <u>Bazin's Novels</u>
<u>Contemporary</u> 1908. |
| Grad, Charles | <u>Une Province perdue</u>
dans le <u>Correspondant</u> 1879. |

